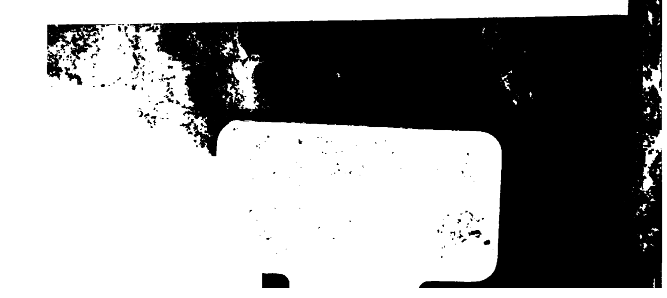

TAYLOR · INSTITUTION
DOMI MINA
NUS TIO
ILLU MEA





LETTRES ECRITES DE LA CAMPAGNE.

O. D. A.



A LA HAYE,
Chez ALEX. DE ROGISSART.
M. DCC. XXI.

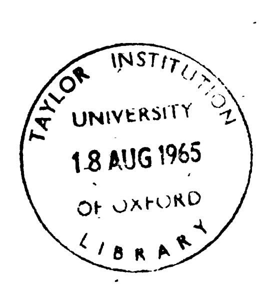

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
18 AUG 1965
OF OXFORD
LIBRARY

TABLE DES LETTRES CONTENUES dans ce Volume.

I. LETTRE.

Portraits de M. LE COMTE *& de* MADAME LA COMTESSE *de* C...., *de* MADAME LA MARQUISE, *& de* M. LE CHEVALIER *de* B.., *de* MADEMOISELLE *de* T..., *& de* MONSIEUR *de* C.... pag. 1

II. LETTRE.

Que l'Etude est préférable à tous les autres Plaisirs. La Volupté, que cause la Connoissance de la Vérité, est supérieure à toute autre. Ce que c'est que Vérité, Erreur, Mensonge, Fiction. 13

III. LETTRE.

Fausses Images de la Filosofie. Son véritable Portrait. Prémier Principe de Certitude. Caractére de l'Evidence. D'où vient la Différence des Sentimens. Vanité des Savans : comment ils pensent les uns des autres. Du Livre de M. Huet, *intitulé* Censura Philoso-

losophiæ Cartesianæ. 52

IV. LETTRE.

Portrait du CONSEILLER, *de la* DAME, *&* *de l'*ABBE'. *De l'Importance de garder les Bienséances de son Etat, & de sa Condition. Passion de la Marquise pour la Filosofie.* 95

V. LETTRE.

Des Moyens de se conserver dans un Etat propre à la Recherche & à la Découverte de la Vérité. 109

I. De la Volonté. 109
II. De la Pratique. 114
III. Suspendre son Jugement. 118
IV. Se hâter lentement. 120
V. De l'Habitude. 123

VI. Des Idées. 145
VII. De la Conversation, & de la Lecture. 179
VIII. Des Conséquences. 185
IX. De la Méthode. 194

Au lieu de cinq Lettres qu'on trouve ici, il devoit en paroitre dix, qui feront encore suivies de quelques autres. Des Raisons particulieres les ont fait différer.

Page 5. ligne 6. *fort aisément*, lisez *font aisément*.

Page 24. ligne 8. *quelque joie qu'ici bas on ait*, lisez *quelque joie ici bas qu'on ait*.

Page 68. ligne 22. *de l'Ame, qui*, lisez *de l'Ame, lequel.*

Page 113. ligne 15. *c'est de là d'où*, lisez *c'est de là que*.

PRE-

PREMIERE
LETTRE.

Portraits de M. le Comte & de Me. la Comtesse de C. . . , de Me la Marquise & de M. le Chevalier de B. . . , de Mademoiselle de T. . . , & de Monsieur de C. . .

JE vous tiens parole, MONSIEUR : je vous envoye le commencement du Journal de notre Campagne ; & vous verrez par mon éxactitude à vous en faire tenir la suite, combien je vous aime, puis qu'il faudra vaincre la plus dominante de mes passions & la plus charmante, la paresse.

Nous partimes de Paris à six heures après midi. Nous arrivames ici à huit. A peine fumes nous descendus de carosse, qu'on alla dans les jardins, où l'on resta jusqu'à l'heure du souper. Il me parut à table que nous avions tous dans la fisionomie & dans les manieres quelque chose que nous n'avions point à Paris. C'est un certain air d'aisance, qui nous faisoit tous envisager comme si nous n'eussions été qu'une même famille. La conversation s'en ressentit. Charmez de nous trouver ainsi réünis, nous nous félicitames d'être dans la situation où vous savez qu'HORACE souhaitoit MECENAS lorsque ce Poëte lui écr voit,

Fastidiosam desere copiam, &
Molem propinquam nubibus arduis.
Omitte mirari beatæ
Fumum & opes strepitumque Romæ

Puisque vous voulez que je com mence par vous faire le Portrait de

per-

personnes avec qui j'ai l'honneur de me trouver, je vous obeïrai. Mon Pinçeau n'aura pas l'Art d'embelir; mais il sera fidele.

LE MAITRE DE LA MAISON est un des hommes de France le mieux fait. Il a beaucoup d'esprit, mais gâté par l'adoption de la plûpart des Préjugez qui regnent à la Cour. Il a l'air froid, parle peu; indolent, l'habitude a tant de pouvoir sur lui, qu'il ne prend pas la peine d'examiner si on le trompe. Quand il s'en appercevroit, il ne feroit aucun effort pour se préserver de l'être; & comme il pousse la bonté si loin, qu'il s'accomode de tout & de tout le monde, cela nous rameine souvent dans l'esprit ces vers de Madame *des* HOULLIERES,

Il fait tort à son jugement,
Et ne fait honneur à personne.

Pour LA COMTESSE sa Femme, ce n'est presque pas un Etre pen-

ſant ; c'eſt un Automate, que differentes liqueurs font mouvoir. Tantôt l'aigre ſurmonte, tantôt le doux. Quelquefois on diroit que le bon-ſens domine ; mais cela eſt rare, & dure peu. Cet Automate, ſi j'oſe parler ainſi, eſt d'ailleurs revêtu d'une peau très blanche & très fine, chante bien, joüe beaucoup, & fait ſa plus chere occupation de ſes Chiens & de ſa Tapiſſerie.

La Marquise de B.... eſt une de ces aimables Femmes, que la Nature complaiſante a pris plaiſir à former. Elle aime extrémement la lecture, connoit les bons Livres, & ſent à merveille tout ce qu'elle lit. Elle a la mémoire très fidelle, & place avec beaucoup de graces les choſes qu'elle a retenues. Un diſcernement ſûr lui fait diſtinguer d'abord ce qui eſt vraiment beau d'avec ce qui n'a que l'apparence du beau. Heureuſe, ſi la vivacité de ſon imagination ne l'eut emporté ſur la juſteſſe de ſon eſprit.

D'au-

D'autres gouts l'entrainent; le jeu, la bonne chere, la galanterie, les ſpectacles, la magnificence des habits & des équipages: toutes ces choſes ont pour elle des charmes ſéducteurs; ils lui font aiſément oublier dans le monde les Réfléxions qu'elle a faites en particulier.

Je n'ai point de traits pour vous peindre MADEMOISELLE DE T..., ſi je ne commence par vous dire que je n'ay rien veu de plus aimable ni de plus eſtimable. C'eſt une grande fille parfaitement bien faite, un air noble, gracieux, pleine de graces dans les moindres mouvemens. Les cheveux du plus beau chatain de monde, les ſourcils du plus beau noir. Les levres les plus vermeilles, un juſte embonpoint, un teint uni, fin, extrémement blanc, mais de ce blanc vif qui donne l'air de fraicheur & de ſanté. La régularité des traits de ſon viſage eſt parfaite, ſans être nuiſible aux agremens. Tous ces traits jouent

d'une maniere charmante. Ce jeu, qui forme proprement ce qu'on appelle *fisionomie*, rend la sienne aussi heureuse qu'agréable. On voit dans ses yeux la fierté, la douceur, & sur tout une modestie qui inspirent pour elle un respect sincere; mais cette fierté, ni cette modestie, n'empechent pas la vivacité qui naît de la joie & de la raison: bien différente, comme vous savez MONSIEUR, de celle qui naît de la présomption & de l'étourderie. Elle a la plus belle main qu'on puisse voir, & la plus belle voix qu'on puisse entendre: sait la Musique en perfection; joue divinement du clavecin, du theorbe, & du luth.

Faut-il que je vous parle de son esprit? Riche de son propre fonds, elle l'a encore cultivé avec beaucoup de soin; mais, quoi qu'elle observe scrupuleusement ce que M. *de* FONTENELLE nomme *les bienseances de l'ignorance*, quand on la voit quelque tems, on croiroit aisément qu'el-

qu'elle a tout lu. Elle entend le Latin; parle l'Italien, comme si elle avoit été elevée à Rome & à Florence. Elle a dans la converſation un tour d'expreſſion aiſé, naturel: ſe ſert à propos de cette Raillerie délicate, qui fait ſentir le faux d'un Raiſonnement à celui même qui le ſoutient, & qui le rendant juge dans ſa propre cauſe le force à ſe condamner & à admirer la juſteſſe & le tour qui lui découvrent ſon erreur. Ainſi, ennemie de la Diſpute, ſon eſprit ne brille jamais aux depens du vrai. Si elle paroit quelque fois le contredire, c'eſt toûjours une adreſſe pour le faire mieux ſentir.

Voulez-vous par ſa conduite connoître les ſentimens de ſon cœur? Avec les avantages d'une naiſſance illuſtre, elle jouit de vingt-cinq mille livres de rente. Elle a vingt-huit ans. Il y en a quatre qu'elle éſt abſolument ſa maitreſſe. Elle eſt bien logée à Paris. Table ouverte pour quelques amis particuliers.

Bon équipage. Joue fort petit jeu. Elle eſt toujours d'une grande propreté. Nulle affectation dans ſes ajuſtemens ; quelque fois même un peu de négligence : de ſorte qu'elle ne dépenſe ainſi que la plus petite partie de ſon revenu. Voici ce qu'elle fait de l'autre : Elle s'informe, ſoit à Paris, ſoit à la Campagne, quels ſont les Artiſans ou les Laboureurs gens de bien, que la pauvreté contraint de reſter dans la miſere, malgré leurs talens & leur bonne volonté. Elle donne à ces gens là mille ecus, deux mille ecus, pour les établir ; &, par ce moyen, MADEMOISELLE *de* T... enrichit des Familles entieres, dont elle fait le bien pour pluſieurs générations. Il y a des Communautez, où elle paye des penſions à des filles qui en ont beſoin ; mais elle n'a point encore voulu donner la dot néceſſaire pour être Religieuſe : elle croit que c'eſt en quelque maniere tenter DIEU, que de faire des vœux qu'on ne peut rom-

rompre. Voilà ce que fait MADEMOISELLE *de* T..., le digne objet du respect & de l'admiration de tous ceux qui la connoissent.

LE CHEVALIER *de* B... beau-frere de la Marquise est un vrai Filosofe, non seulement dans la spéculation, mais aussi dans la pratique. Il est *Stoïcien*, *Cynique*, *Epicurien*, tout ensemble. Quand il est avec gens qu'il aime, c'est un homme plein d'enjoument, de saillies. Il fait cent Contes plus divertissans les uns que les autres: il en a mis fort agréablement quelques uns en vers. Mais ce qu'on appelle *Coquettes*, *Petits-Maitres*, *les Plaisans*, *les Avantageux*; tout cela le désole. Quand il en trouve, il fuit, ou devient muet. Ceci le fait souvent traiter de *Misantrope*, & il souffre fort impatiemment que ce nom lui soit donné. *Il ne me convient point du tout*, assure-t-il: *il n'y a personne qui aime mieux les hommes, que ceux qui haïssent les vices.* Il étoit un

ſoir chez votre amie de la Place des Conquêtes. Arrivent deux Ducs. Le Chevalier, qui étoit de la meilleure humeur du monde, devient tout d'un coup ſombre & taciturne. Les Ducs s'emparent de la converſation, diſent beaucoup de choſe ſur la Diſpute qu'il y avoit alors entre la Nobleſſe & eux. Toutes les perſonnes de la Compagnie marquérent ce qu'elles en penſoient; le ſeul Chevalier ne dit mot. Après avoir été long-tems dans un profond ſilence, il ſe tourne de côté vers une table d'hombre, & s'amuſe avec un jeu de cartes. Les Ducs ſortent. Les Dames s'écrient, En vérité, Chevalier, vous êtes bien Miſantrope d'avoir été une heure ſans dire mot, & de vous tourner enſuite comme vous avez fait! *Je ne ſuis point Miſantrope*, dit-il : *j'aime les hommes*; *mais je hais les Ducs*.

Il aime fort les Enfans & les Païſans. Il dit que dans la plûpart *la*

Na-

Nature se découvre avec beaucoup de graces: ce sont ses termes. Il m'a dit qu'il trouvoit un grand plaisir à s'aller promener quelque fois avec un Païsan, & à l'amener ensuite au cabaret. Je suis charmé, dit-il, d'entendre parler la bonne Nature; & j'ai une joie extreme de voir celle que je cause à ces bonnes gens en beuvant avec eux. Il m'a promis de me regaler bien-tôt d'une semblable partie de plaisir. Je ne manquerai pas, MONSIEUR, de vous en faire part.

Je ne vous dirai rien de M. *de* C...: vous le connoissez: je puis seulement vous assurer qu'il vous aime de tout son cœur; il m'a souvent parlé de vous, & toujours avec les sentimens d'estime & d'amitié qui vous sont dus.

Après vous avoir fait le Portrait des personnes qui sont ici, je serois en droit, MONSIEUR, de vous faire celui de la belle Maison ou nous sommes;

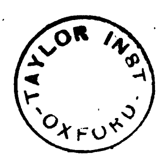
La

La nommer un Palais, vous en peindre la face,
Vous promener après de Terrasse en Terrasse,
Décrire le Perron, parler du Corridor,
Du Balcon qui s'enferme en un Balustre d'or,
Vous compter les plafonds, les ronds, & les ovales
Le nombre des festons celui des astragales. *

Mais j'aime mieux pour toute description vous copier ces vers de l'Abbé REGNIER DES MARAIS:

Rien n'égale dans l'univers
La beauté des objets divers
Que la nature ici rassemble.
CHER AMI, *qu'un docte Pinceau*
Feroit de tant d'objets ensemble
Un riche & gracieux Tableau!

* Vers imitez de DESPREAUX.



SE-

SECONDE LETTRE.

Que l'Etude est préférable à tous les autres plaisirs. La Volupté, que cause la connoissance de la Vérité, est superieure à toute autre. Ce que c'est que Vérité, Erreur, Mensonge, Fiction.

VRaiment, MONSIEUR, j'aurai de quoi vous écrire. De la maniere dont les choses se sont tournées, je ne sai pas si je pourrai suffire à vous mander tout. Nous avons donné tête baissée dans la Filosofie. Nous ne sommes prei que plus que des *Etres pensans*: tout s'en mêle, jusqu'à la Comtesse.

LA

La Marquise, Le Comte, M. *de* C..., & moi, étions à la promenade ſous des allées qui regnent le long des murs du parc. M. *de* C... reſta deriere. Nous avions fait plus de cinquante pas ſans lui, lors que la Marquiſe tournant la tête le vit preſque proſterné aux pieds de ces murs. Après nous avoir fait remarquer la poſture où il étoit, elle l'appella. Il vint. Que faiſiés-vous là? lui dit la Marquise. Madame, répondit-il, je croyois avoir trouvé la tremie d'un petit Animal qu'on nomme *Formica-leo*, & je regardois ſi je ne pourois point le prendre. Qu'en vouliés-vous faire? dit la Marquise. Vous l'apporter, Madame, répondit M. *de* C... Mon Cher C..., reprit elle, je n'aime point les Inſectes: j'en ai une peur horrible. Il faut avouër que vous autres Filoſofes êtes bien fous, de vous occuper de ces ſortes de choſes. Quel plaiſir peut-on y trouver?

ver? Quel plaisir? reprit M. *de* C... Un fort grand, MADAME. La Nature est admirable dans la moindre de ses Productions: plus on étudie sa conduite, plus on est frapé d'admiration. Mais l'admiration, dit LA MARQUISE, n'est que le plaisir des sots. Ne vous y trompez pas, répondit M. *de* C... Il y a deux especes d'admiration: l'une, qui vient de l'ignorance; & voilà le plaisir des sots: l'autre, qui vient de la connoissance, & qui fait d'autant plus de plaisir qu'on à des connoissances plus étendues; d'où vient qu'on dit qu'il *faut être bien habile pour savoir bien admirer*. L'Art de la Nature dans les plus petits Insectes est toûjours étonant. Il ne cesse pas de l'être dans le tems même qu'on l'a découvert. Vous vous servez là de grands mots, reprit LA MARQUISE. Que veut dire *l'Art de la Nature*? J'avois toûjours compris que l'Art étoit une

une imitation de la Nature, & que la Nature n'avoit point d'Art. Autre Erreur, répondit M. *de* C... La Nature ſuit avec beaucoup d'exactitude toutes les regles de la mécanique: c'eſt ce qui fait qu'elle ſait tout mettre à profit: On diroit, qu'infiniment avare, elle veut tirer de la matiere tout ce qu'il eſt poſſible d'en tirer. Notre imagination ne va point juſqu'où s'étendent & la grandeur & la petiteſſe de ce qu'elle ſait former. Sans ceſſe agiſſante, à peine un corps eſt-il détruit, qu'on en voit paroître un autre, & les meſures quelle prend ſont ſi juſtes, qu'ùn effet devient toûjours une cauſe. Non, MADAME, il n'y a point de ſpectacle d'Opera, qui offre à nos yeux autant de merveilles, que les plus petits objets qu'elle préſente de toutes parts. Cela eſt certain, MADAME, dit LE COMTE; & ſi vous étudiiés la Nature, vous abandoneriés l'Opera, & la

Co-

Comedie. Du moins eſt-il ſûr, reprit M. *de* C..., que le plaiſir, que vous gouteriés dans l'étude dont Monſieur vous parle, l'emporteroit ſur celui que vous avez aux Spectacles. Je n'en croi rien, dit LA MARQUISE : le plaiſir dont vous me parlez, s'il en eſt un, eſt trop mélancolique. Point du tout, reprit M *de* C...: c'eſt un plaiſir fort vif & fort agréable à qui le ſait gouter. Que diriés-vous, MADAME, de ceux qui paſſent des journées entieres à l'examen d'un cercle, par exemple, ou même d'une ſimple ligne; & qui trouvent tant de plaiſir à cette occupation, qu'ils en oublient les choſes néceſſaires même à la vie? Je dirois qu'ils ſont fous, repondit LA MARQUISE, & que quand il y auroit tant de plaiſir pour eux à exercer leur eſprit, ils devroient l'appliquer à acquerir des connoiſſances plus utiles.

De ce sublime esprit dont ton orgueil
se pique,
Homme, quel usage fais tu?
Des plantes, des métaux, tu connois
la vertu;
Des differens païs les mœurs, la poli-
tique;
La cause des frimats, de la foudre,
du vent;
Des astres le pouvoir suprême:
Et sur tant de choses savant
Tu ne te connois pas toi même.

J'avoue, MADAME, repondit M. *de* C...., que l'étude des Mathematiques, comme de toute autre Science, ne doit attacher qu'après qu'on s'est certainement instruit des véritez qui nous interessent plus particulierement. Mais, puisque les véritez, qu'on peut découvrir par la considération d'une simple ligne, détachent des plaisirs necessaires même à la vie, c'est une forte preuve que la connoissance de la vérité cause un plaisir supé-

rieur

rieur à tout le reste. Je conviens, dit LA MARQUISE, qu'il faut que ceux qui s'appliquent à cette sorte d'étude y trouvent du plaisir. Je croi bien que M. PASCHAL, ou le MARQUIS *de* L'HOPITAL, avoient moins de plaisir à faire une reprise d'hombre, qu'à travailler l'un à la Roulette, l'autre sur les infiniment petits. Mais, d'où cela peut-il venir, sinon de ce que leur genie, leur humeur, où le hazard, les avoient portez de ce côté-là, qu'ils y avoient pris goût, que ce goût s'étoit fortifié & augmenté peut-être plûtôt par l'impression de l'habitude que par aucune bonne raison? Il en est de même de moi: on m'a menée aux Spectacles, on m'a montré à joüer, j'ai pris du gout pour l'Opera, pour la Comedie, pour le Jeu; & comme j'avois apparemment d'heureuses dispositions, ajouta-t-elle en riant, ce gout s'est admirablement fortifié, & je trouve autant de plaisir à le satisfaire, que

PASCHAL, ou le MARQUIS *de* L'HOPITAL, en avoient à contenter le leur. En verité, MON CHER C..., je croy qu il auroit été plus facile de leur faire aimer les plaisirs dont je parle, qu'il ne seroit aisé de me faire aimer ceux du Cabinet.

N'en jurez pas, MADAME, dit LE COMTE : de la maniere dont vous vous engagez, M. *de* C... pourroit bien vous faire changer de gouts. Moy? dit LA MARQUISE : je n'en changerai jamais, qu'il ne me soit aussi ridicule de les conserver, qu'il est ridicule à la Presidente *de* MONT FORAN de faire paroître ceux qu'elle a. Mais, ce que M. *de* C.... pourroit faire de mieux, ce seroit de me conserver à présent tous les gouts que j'ay, & de me disposer à en prendre encore d'autres qui pussent me servir dans le besoin. Par exemple, me donner quelqu'avant-gout de dévotion, afin que je ne sente pas si fort mon malheur, quand je serai obligée de joüer le rôle de Prude.

Mais

Mais, pour les *formica-leo*, les *cercles*, les *lignes*, ce ſont des études qui me paroiſſent ſi fort indifferentes qu'entre elles, l'Hombre, & l'Opera, le gout ſeul doit décider. Je ne prétends pas, MADAME, reprit M. *de* C..., que ces ſortes d'études ſoient ſi néceſſaires que lorsqu'on ne s'y ſent pas porté, il faille les préférer aux choſes qui ont pour nous un attrait prévenant. Il m'eſt aiſé de vous faire voir qu'elles ne doivent pourtant pas être miſes dans ce rang d'égalité où vous les placez avec l'Opera & l'Hombre. J'ay voulu vous faire connoître que ces ſortes d'études pouvoient cauſer un plaiſir très grand, & vous en êtes convenue. Je veux que vous conveniés, encore que les plaiſirs de quelqu'étude que ce ſoit ſont par raiſon même préferables aux plaiſirs du monde.

Les plaiſirs du monde, MADAME, ne ſe goutent point, lors qu'on eſt ſeul : il faut de la Compagnie, & on

on n'eſt pas toûjours ſûr d'en trouver une qui conviene. Il faut de l'argent, & on en manque quelquefois. Les dépenſes qu'ils cauſent dérangent nos affaires, & nous donnent de l'inquietude. La grande diſſipation altere la ſanté. Les plaiſirs excitent nos paſſions, & ne ſe ſoutiennent que par elles. Pour une fois que ces paſſions seront ſatisfaites, trente fois elles ne ſeront qu'irritées & mortifiées ; de là le trouble, le déchirement du cœur. Une autre à un plus bel équipage, & vous empêche de briller au Cours; celle-cy a plus de jeuneſſe, cellelà plus de beauté; une autre a des habits plus magnifiques ; celle-cy a plus d'eſprit & de badinage, tous les veux d'une Compagnie ſe tournent vers elle ; qu'elle mortification pour notre amour-propre! Nous perdons au jeu une ſomme conſiderable ; qu'elle inquietude pour la payer, ou pour retrouver de quoi joüer comme les autres! Celle-cy

vous

vous enleve votre Amant : le perfide oublie jusqu'aux faveurs qu'il a reçues de vous, où s'en sert pour se donner un air qui vous fait sentir à la fois son mépris & son indifférence ; qu'elle rage ! Nous nous trouvons avec un Seigneur qui ne nous distingue pas de la foule, ou qui même préfere des gens qui ne nous valent pas ; qu'elle mortification ! Voilà, MADAME, les plaisirs du monde, & à quoi on est tous les jours exposé, quand on s'y abandonne. Ceux de l'étude au contraire sont d'une ressource certaine. Ils sont toujours prêts, constans, intarissables, sans retours desagréables. Ils satisfont les desirs sans les éteindre. Toujours jouïr, & toujours desirer, n'est-ce pas, MADAME, la définition de la felicité suprême ; & quoi qu'on ne puisse l'esperer absolument parfaite qu'après cette vie, ne doit-on pas croire que les plaisirs dont je parle sont les plus parfaits que nous puissions gouter

dans l'état où nous ſommes ? Et en faveur de cet avant-gout de dévotion que vous voulez avoir, permettez-moi de raporter quelques Vers d'un *Adieu* que fit à ſa *Philis* un Homme qui ſe retiroit de la Cour. Il lui écrivoit,

Quelque joie qu'ici bas on ait abandonnée,
Que celui dignement en eſt récompenſé,
Qui peut dire à ſon DIEU, *j'ai paſſé la journée,*
Sans t'avoir offenſé.

C'eſt, MADAME, ce qu'on ne peut dire à la fin d'une journée diſſipée dans les plaiſirs du monde.

Sur quel ton il le prend! dit LA MARQUISE. En vérité, je croi qu'il me joûroit le tour de me rendre raiſonnable, ſi (pour lui donner citation pour citation) je ne ſavois que

Cette fiere Raiſon, dont on fait tant de bruit

Con-

Contre les Passions n'est pas un sûr remede.
Un peu de Vin la trouble, un Enfant la séduit;
Et déchirer un Cœur, qui l'appelle à son aide,
Est tout l'effet qu'elle produit.
Toujours impuissante & severe
Elle s'oppose à tout, & ne surmonte rien. *

Courage, MADAME, dit LE COMTE: sans cette citation, vous étiés perdue; mais, vous me r'assurez. Je vois bien à présent, qu'il ne sera pas facile à M. *de* C.... de vous faire donner dans ses idées creuses. Quoi! dit M. *de* C... en s'adressant au Comte, avec la justesse d'esprit que vous avez, pouvez-vous regarder ces Vers comme quelque chose qui fasse contre la Raison? Quoi! reprit LE COMTE, avec l'experience que vous avez sans dou-

* *Les Moutons*, Poësie de Madame *des* HOULLIERES.

doute comme les autres, pouvez-vous croire que ces Vers ne renferment pas une vérité constante ? Prenez garde, MONSIEUR, reprit M. *de* C.... Ne voyez-vous pas que vous mettez sur le compte de la Raison ce qui ne doit être mis que sur celui de notre négligence. Si vous aviés mille écus, & que vous ne voulussiés pas vous déterminer à vous en servir, ne seroit-ce pas votre faute si vous mouriés de faim avec mille écus ? Qu'est-ce que *Madame* DES HOULLIERES, entend ici par *la Raison* ? La faculté de connoître ce qui est vrai, ce qui est bon. Mais, quel usage faisons-nous de cette faculté ? De bonne foi, MONSIEUR, nous appliquons-nous sincerement à la faire valoir ? On a beau nous dire, qu'en suivant ce qu'elle dicteroit, nous secoûrions le joug des passions qui nous font gémir, nous ne faisons que des efforts languissans, vains ; disons tout : nous craindrions même souvent, que

que ſon pouvoir fût éficace. Nos paſſions nous tyranniſent : nous les aimons pourtant ; & au lieu de vouloir ſincerement les détruire, nous cherchons au contraire à nous les juſtifier. Et d'où cela peut-il venir, dit LE COMTE, ſi ce n'eſt de l'impuiſſance de notre Raiſon? Point du tout, dit LA MARQUISE : je comprens que c'eſt toujours l'effet du mauvais uſage que nous en faiſons. Nous nous ſommes ſi fort livrez à nos ſens, que nous ne croyons pas qu'il y ait d'autres plaiſirs que ceux qu'ils nous procurent. Nous nous perſuadons que ſi ces plaiſirs venoient à manquer, nous tomberions dans un vuide affreux que rien ne pourroit réparer. Mais nous le ſuppoſons ſans l'avoir aſſez examiné. Je ſuis obligée de convenir que le plaiſir, qu'on goute dans l'étude des Veritez Mathematiques par exemple, peut l'emporter ſur les plaiſirs du Jeu, de la Table, ſur ceux même de la Grandeur : cependant, j'a-

voue

voue que je ne ſaurois concevoir comment cela ſe peut. Je le croi bien, MADAME, dit M. *de* C...: ce plaiſir vous eſt inconnu; vous ne pouvez pas en juger. Il en eſt donc des plaiſirs, dit-elle, comme des ragouts? Pluſieurs François m'ont aſſuré qu'un certain manger, que les Anglois nomment *podding*, étoit un mets exquis: & je ne puis croire qu'il vaille mieux que nos franchipanes. Cela vient peut être de ce que je n'ai point mangé de podding; mais, comme juſqu'a préſent j'ai fait fort bonne chere ſans podding, & que je ne me ſuis pas aviſée de trouver mauvais les repas où ce mets manquoit, je croi de même que je puis vivre fort contente avec les plaiſirs que j'ai goutez juſqu'à préſent, & que je ne puis mieux faire que d'écarter de moi les réflexions qui pourroient venir m'y troubler. Au bout du compte, quand on eſt content d'un plaiſir, pourquoi aller s'inquieter d'en gouter un autre, qui peut-

être

être n'en seroit pas un pour nous? Le podding, dit-on, est un manger exquis; mais, peut-être ne le seroit-il pas pour moi. Les Mathematiques ont charmé le MARQUIS *de* L'HOPITAL, peut-être ne me causeroient-elles que de l'ennui. MON CHER C..., les infiniment petits, *la Roulette*, ne sont point propres à attacher les Femmes. Que ces Messieurs les Filosofes se tranquilisent: à la bonne heure. Qu'ils fassent des découvertes utiles au public: tant mieux. En mon particulier, je leur en sai le meilleur gré du monde; mais je ne veux point *employer à connoître des jours destinez à jouïr* *. MADAME, repondit M. *de* C..., c'est pour savoir jouïr, qu'il faut savoir connoître. Je suis persuadé que notre vrai bonheur dépend de nos connoissances. Si celles des Mathematiques peuvent nous être indifferentes, il y a d'autres connois-

* Poësies de M. ROUSSEAU.

noiſſances qui nous ſont abſolument neceſſaires, puiſque ce ſont elles qui doivent regler notre conduite, & qu'ainſi notre bonheur & notre perfection en dépendent. Nous cherchons ſans ceſſe à nous rendre heureux : c'eſt le but de toutes nos actions, de toutes nos penſées; mais, comment y parviendrons-nous, ſi nous ignorons ce qui nous convient? Comment ſaurons-nous ce qui nous convient, ſi nous n'aprenons ce que nous ſommes? Faudroit-il nous confier au hazard? L'experience nous prouve, que s'il peut ajuſter des évenemens favorables, il ne peut jamais regler nos penſées; & c'eſt la façon de penſer, qui nous rend heureux. Ainſi, plus nous penſons juſte, plus notre bonheur eſt ſolide. Il n'y a de ſûr, que ce qui eſt fondé ſur la vérité. Je le veux, dit LE COMTE; mais, êtes vous aſſez hardi pour vous flater de la connoître, la vérité? Il ne s'agit pas de moi, dit M. *de* C...; mais je ſuis per-

persuadé qu'il y a dans le Monde un grand nombre de gens de bien, qui la connoissent indubitablement dans les choses qu'il importe absolument de savoir; & que c'est par cela même, qu'ils sont véritablement gens de bien. *Il n'y en a pas tant*, dit LA MARQUISE, *qu'un bateau ne fut assez grand pour les contenir tous*(1).Comment! MADAME, reprit M. *de* C..., vous citez aussi les Poëtes Grecs? C'en est fait, je ne dispute plus contre vous. Vous me paroissez une ennêmie trop redoutable. Quelques graces que vous donniés à tout ce que vous dites, j'avouë que les Passages Grecs m'effrayent dans votre bouche. Rassurez vous, dit LA MARQUISE: c'est un Livre François, qui m'a appris ce que je viens de dire. Je ne sai point le Grec; & quand je le saurois, je ne vous traiterai pas dans nos disputes, ni *d'impudent*, ni *d'œil de chien*(2). Mais, une

(1) THEOGNIS.

(2) Termes dont se sert *Achille* contre *Agamemnon* dans le I. Liv. de l'Iliade.

une chose m'embarasse. Comment prouveriés-vous qu'il y a un nombre de gens qui connoissent indubitablement la vérité ? Je ne puis le prouver, MADAME, reprit M. *de* C...; mais cela est très vrai-semblable, puis qu'on peut s'assurer de la vérité, & qu'il y a des personnes qui font leur principale occupation de sa recherche. Fort bien, dit LE COMTE. Cependant pourquoi, si l'on peut indubitablement connoître la vérité, n'a-t-on pu encore seulement nous la définir, nous dire ce que c'est ? Vous vous trompez, repondit LA MARQUISE: il me semble qu'on nous l'a dit cent fois. N'ai-je pas vû dans les *Confessions de* S. AUGUSTIN (1), que *la vérité* étoit DIEU, parce qu'elle étoit increée, immuable, immense, éternelle, au dessus de toutes choses, vraie par elle même. Oui, poursuivit LE COMTE, & ce sentiment a fait qu'un savant Jésuite

a

(1) Liv. 7. Chap. 9. & autres.

à regardé les Ouvrages de S. AUGUSTIN comme impies, & attribuez à ce Saint par un Athée (1). Ce Jésuite prétend que c'est détruire l'existence de DIEU, que de soutenir que la vérité est DIEU. La vérité universelle, dit-il, contient les véritez particulieres, les véritez des nombres, les véritez Geometriques, les Metafisiques, les Morales; mais ces véritez ne sont rien de réel, elles n'ont qu'une existence purement Metafisique dans l'esprit, elles sont son ouvrage, & n'en sont pas distinguées. *Elles ne sont, pour parler le langage de l'Ecole, que des Etres de Raison, des Concepts formels, ou la forme de l'Entendement.* Ainsi, c'est n'admettre point un vrai DIEU, & quoi qu'on se serve de ce mot en détruire l'idée, que d'entendre sous ce terme *la vérité universelle.* Or, continue le P. HARDOUIN, c'est le nom du Jésuite, tout Ouvrage, où l'on voit regner un principe qui

(1) Voyez le I Tome de Memoires Litteraires. p. 403.

tend à détruire l'existence de DIEU, ne peut être que l'Ouvrage d'un Athée. L'Eglise ne peut canoniser un Athée: elle à canonisé S. AUGUSTIN; donc St. AUGUSTIN n'est pas un Athée, donc il n'est pas l'Auteur des Livres qui portent son nom. Quoique le sentiment du P. MALBRANCHE, poursuivit LE COMTE, différe en quelque sorte de celui de S. AUGUSTIN, le P. HARDOUIN ne laisse pas de regarder ce Filosofe moderne, comme un homme dont les principes menent à l'Athéïsme. Le P. MALBRANCHE convient que la Vérité n'est rien de réel. *Les idées sont réeles*, dit-il; *mais l'égalité entre les idées, qui est la Vérité**, n'est rien de réel; & l'idée de ces véritez, selon lui, c'est *le Verbe*, la seconde personne de la Sainte Trinité. J'avourai, dit LA MARQUISE, que j'ai crû jusqu'a présent que la vérité étoit DIEU; mais je l'ai crû sans trop entendre ce que je croyois. La vérité est un bien,

DIEU

* Recherche de la vérité Liv. 3. chap. 6.

DIEU eſt la ſource de tous les biens, donc DIEU eſt la ſource de la vérité. Voilà le Raiſonement que je me faiſois, ſans trop ſentir pour cela ce que je voulois dire; car le mot de *Vérité* ne me cauſoit aucune idée diſtincte, & quand je diſois 2 & 2 font 4. 4 & 4 font 8, & que j'aſſurois que je diſois vrai, je ne pouvois croire que la vérité que je concevois alors fut DIEU. Telle que vous me voyez, continua-t-elle, j'ai lu le P. MALBRANCHE. J'ai trouvé *la Recherche de la Vérité* un Livre admirable, charmant: ſon Siſtême m'élevoit, il me faiſoit découvrir en moi une grandeur que je n'y avois point encore aperçûe. J'ai crû l'entendre en le liſant; mais, après l'avoir lû, il ne m'eſt reſté dans l'eſprit qu'une grande confuſion cauſée par beaucoup de vraiſemblances, & peu de lumieres. C'eſt peut-être ma faute: j'en tombe d'accord, mais quelques reflexions que j'aye faites depuis, ſur ce que le P. MALBRANCHE dit du *Verbe*, je n'y ai

trouvé qu'une obſcurité impénétrable. Au reſte, ſi je n'entends pas ce que c'eſt que *la vérité* par *le Dieu* de S. AUGUSTIN, ni par le *Verbe* du P. MALBRANCHE, je ne l'entends pas mieux par les *Etres de Raiſon*, les *Concepts formels*, ou la *forme de l'Entendement* du P. HARDOUIN. Je croy que ſi la Verité n'étoit qu'un *Etre de Raiſon*, un *Concept formel*, ou la *forme de l'Entendement*, la Vérité, ſelon l'idée que je me fais de ces mots, ne ſeroit rien de fixe, rien d'aſſuré; ou, pour mieux dire, il n'y auroit point de verité, du moins point de moyen de s'en convaincre. Voulez-vous, MADAME, reprit LE COMTE, une autre définition? La voici : je l'ai trouvée dans un gros Livre in quarto, qui traite de *l'Entendement Humain*, & qui a pour Auteur un fameux Philoſophe Anglois nommé LOCKE. Je le connois, dit LA MARQUISE, j'ai vû de lui un Livre touchant *l'Education des Enfans*, un autre intitulé

le

le Christianisme Raisonable : je les ai fait venir de Hollande ; mais, je ne les ai pas encore lus. Je n'ai lu que ses *Oeuvres diverses*, qui m'ont donné une grande idée de son esprit. J'ai ici, reprit LE COMTE, son *Essai Filosofique concernant l'Entendement Humain* : je vous le preteray, MADAME, quand il vous plaira. Nous verrons, dit LA MARQUISE ; mais, comment définit-il la Vérité ? *La Conjonction ou la Séparation des signes suivant que les choses mêmes conviennent ou disconviennent entre elles*, repondit LE COMTE. Je n'entens point cette définition, dit LA MARQUISE. *La Conjonction ou la Separation des signes suivant que les choses même conviennent ou disconviennent entre elles* : voilà trop de choses. MADAME, dit M. *de* C..., je croy pourtant que cette définition est juste. Mais, il est vrai que pour en connoître la justesse, elle suppose quelques reflexions qu'on trouve dans le Livre de M. LOCKE. Si cette définition est juste, reprit

LA MARQUISE, elle est mal énoncée, & pêche en cela, qu'elle ne présente point d'abord d'idée distincte à l'esprit. Savez-vous d'où cela vient, MADAME? reprit LE COMTE. C'est que M. LOCKE, n'avoit pas lui même d'idée distincte de ce qu'il vouloit définir. Permettez-moi de vous dire, reprit M. *de* C..., que vous n'agissez pas ici avec assez de bonne foi; & que le Chapitre (1), où M. LOCKE donne cette définition, en comprend une explication assez claire pour quiconque y veut faire un peu d'attention. Il est étonnant, qu'ayant si bien retenu cette définition, vous ayez si fort oublié comment il l'explique. Je veux bien vous avoüer, dit LE COMTE, que je décide peut-être un peu trop hardiment; mais, c'est qu'il m'est arrivé à l'égard de LOCKE, ce qui est arrivé à MADAME à l'égard du P. MALEBRANCHE. J'ai crû entendre LOCKE, quand je l'ai lû; mais il ne m'en

(1) V du Livre IV.

m'en eſt reſté que des idées ſi confuſes, que je ne puis me perſuader qu'il m'ait parlé avec clarté. Voilà ce que c'eſt, reprit M. *de* C...: la plus part des gens du monde liſent; mais, ils ne s'occupent point de ce qu'ils ont lû. Les moindres choſes ne ſe retiennent, & ne font pourtant impreſſion ſur nous, qu'autant que nous y faiſons attention, & que nous y reflechiſſons. Cela eſt vrai, dit LA MARQUISE; mais, revenons à la vérité. Je voudrois bien ſavoir au juſte ce que je dois entendre par ce mot. Voyons MADAME, reprit M. *de* C.... Quand vous concevez que deux & deux font quatre, que concevez-vous? Je conçois, repondit elle, une Vérité, puis qu'il eſt certain que deux & deux font quatre. Quand vous aſſurez, continua-t-il, qu'un objet, qui eſt éloigné de vous de 12 pieds, eſt plus loin qu'un autre objet qui n'en n'eſt éloigné que de ſix, & qu'il eſt une fois plus loin, qu'aſſurez-

vous? J'assure, dit LA MARQUISE, deux véritez; puisque *douze* refermant 2 fois *six*, douze pieds sont non seulement plus grands que six; mais, sont une fois plus grands. Lorsque vous assurez encore, poursuivit M. *de* C..., que ce qui vous cause du plaisir vous cause un sentiment plus agréable que ce qui vous fait du mal, qu'assurez-vous? Je vous entens, dit LA MARQUISE: j'assure *ce qui est*; & c'est *la Vérité*. Ainsi, LA VÉRITÉ est *ce qui est entant que connu tel qu'il est*: par consequent, LA CONNOISSANCE DE LA VÉRITÉ est LA CONNOISSANCE *de ce qui est*; & LA CONNOISSANCE *de ce qui est* n'est que LA CONFORMITÉ *de nos idées avec ce qui est*. Fort bien, dit M. *de* C...: vous y voilà. Comment! reprit LA MARQUISE, on ne s'est donc embarassé sur la nature & sur la définition de la vérité, que parce qu'on cherchoit des difficultez où il n'y en a point, & faute de faire attention

aux

aux expreſſions les plus ſimples, & les plus communes? Je vous prie, continua-t-elle; qu'il me ſoit permis de faire la raiſonneuſe ſur cette définition. LA VÉRITÉ eſt *ce qui eſt entant que connu tel qu'il eſt:* LA CONNOISSANCE DE LA VÉRITÉ eſt L'A CONNOISSANCE *de ce qui eſt*; & cette Connoiſſance n'eſt que LA CONFORMITÉ *de nos idées avec ce qui eſt*. Par conſequent, tout ce qui eſt connu *eſt vrai*, c'eſt à dire, *eſt tel qu'il eſt connu:* de ſorte que je ne me trompe que lorſque je conçois une choſe autrement qu'elle n'eſt, & que je juge que cette choſe eſt telle que je la conçois; car, tant que je ne juge pas, je n'admets rien de faux. Ainſi, L'ERREUR peut être définie LA CROYANCE *de ce qui n'eſt pas*. Si cela eſt, dit LE COMTE, il y a un moyen ſûr pour éviter l'Erreur; c'eſt de ne rien croire. Vous vous trompez, reprit LA MARQUISE; car, toute croyance ſuppoſe un jugement. Ainſi,

pour prendre le parti de ne rien croire, il faut juger auparavant qu'il n'y a rien de croiable: & ce jugement est faux à tous égards, & sur tout puisque ce qu'on connoit être vrai, c'est à dire être tel qu'il est, est croyable. Oui: mais, que connoît-on être tel qu'il est? ajoûta LE COMTE. Peut-être fort peu de chose, repondit LA MARQUISE: mais, toujours ce peu mérite-t-il d'être crû; &, juger qu'on ne doit rien croire, suppose un examen que je ne croi pas, MONSIEUR, que vous ayez fait. Ah! MADAME, reprit LE COMTE, je vous tiens perduë: d'aimable femme que vous étiez, pleine de saillies & de vivacitez charmantes, vous allez devenir uu être raisonneur; & vous savez qu'entre raisonneur, & ennuieux, il n'y a point de différence. Quoi! repondit LA MARQUISE, ne peut-on pas raisonner sans être raisonneur: vous jouëz sur le mot. Je ne veux point devenir telle:

mais

mais, si vous voulez que je vous le dise en confidence, j'aurois quelqu'envie de débrouiller un peu mes idées; & de plus, c'est que je veux que vous soyez de la partie. C'est une vraye partie de campagne, dit LE COMTE: il faut que vous soyez bien sure de ma soumission, pour m'y embarquer. N'est-ce point aussi me dire adroitement que vous vous ennuiez ici, & que vous voulez me mettre de part dans l'ennui? C'est bien mal juger de moi, & de toutes les personnes qui sont chez vous, dit LA MARQUISE. Allez, MON CHER COMTE, cela seul fait voir que personne n'a plus besoin que vous d'apprendre à raisonner. Je ne crains point ici l'ennui, je m'y trouve à merveille: aux plaisirs que j'y goûte je veux seulement y ajouter celui de raisonner à mon aise. Voyez, MADAME, dit LE COMTE, l'air triomfant de M. *de* C..., comme il rit en lui même de vous avoir amenée à son but. Laissez-le, reprit

LA MARQUISE, j'aime les Filosofes qui rient : peut-être rirons-nous un jour des Filosofes. Helas! MADAME, dit M. *de* C..., que vous trouverez facilement de quoi rire d'un Filosofe tel que moi. Mais, quoi qu'il en soit, avoüez que vous avez tout-à-l'heure gouté du plaisir à débrouiller vos idées, sur la nature de la Vérité, & sur celle de l'Erreur. Oui dit, LA MARQUISE, j'y ai gouté du plaisir, & je suis fachée que M. LE COMTE m'ait interrompuë : j'étois en train. Il sera facile de vous y remettre, repondit LE COMTE. Vous disiez, MADAME, que *l'*ERREUR pouvoit être définie, LA CROYANCE *de ce qui n'est pas*. Je voulois, reprit LA MARQUISE, ajouter la définition du MENSONGE, qu'on oppose aussi à la Vérité. Je croi que c'est *dire avec dessein de tromper ce qu'on sait n'être pas*. Ainsi L'ERREUR consiste dans *la croyance*, & LE MENSONGE, *dans l'intention* & *le discours*. LA FIC-

TION,

TION, qui eſt encore oppoſée à la Vérité, ſera ſeulement *une choſe inventée pour divertir ou pour inſtruire*, & *expoſée comme véritable*. Fort bien, MADAME, dit M. *de* C...: voyez comment la ſimple définition de la Vérité, vous a fait demêler beaucoup de choſes. Ne pourriez-vous rien tirer encore de cette définition? Oui, dit LA MARQUISE: par exemple, il ſe peut faire qu'on ne conçoive pas entierement un objet, qu'on ne le conçoive qu'en partie; mais toujours peut-on aſſurer, que ce que l'on conçoit de cet objet eſt véritablement connu. D'où l'on peut conclure, qu'une connoiſſance peut être *vraye quoi qu'imparfaite*, relativement à la choſe qu'on veut connoitre. Ainſi, la connoiſſance parfaite d'un objet eſt la connoiſſance de tout ce qui eſt de cet objet; & la connoiſſance imparfaite eſt la connoiſſance de quelque partie de cet objet. Mais, qui eſt-ce qui ne ſait pas cela? continua-t-elle, a force

de me faire raisonner, vous allez me faire dire bien des inutilitez. Personne n'ignore ce que vous venez de dire, reprit M. *de* C...: cependant, MADAME, il vous sera aisé de remarquer, que la plus part des gens raisonnent comme s'ils ne le savoient pas. On ne peut croire combien il est important de se rendre bien présentes les véritez les plus simples, & les plus communes. Ce que vous dites, reprit LA MARQUISE, me fait faire une Reflexion: c'est que nous avons bien défini *la Vérité*, en ce sens qu'elle est l'objet de la recherche des Filosofes, puisque *la recherche de la Vérité* n'est que *la recherche de ce qui est*; mais, nous n'avons pas défini le terme de *Vérité*, lequel a diverses significations en notre Langue: par exemple, vous venez de dire qu'il est très important de se rendre toujours présentes les véritez les plus simples, & les plus communes. *Vérité*, en ce sens, ne veut dire autre chose que *notion*,

con-

connoissance. En effet, dit LE COMTE, c'est en ce sens que mon Ami MONTAGNE (1) a écrit que *la Vérité est la premiere & fondamentale partie de la vertu*, & qu'on lit dans l'Abbé REIGNER DES MARAIS,

Mais nulle vertu véritable,
Sans moi qui suis la vérité.

On donne encore à ce terme une autre signification, ajouta M. *de* C... : on le prend pour la liberté de dire ce qui est vrai, pour un discours qui instruit. C'est ainsi que M. *de* LA MOTTE l'employe, en finissant *la Cantate d'Ester*.

Souvent la Vérité timide,
Du Trône n'ose s'approcher.
Si vous voulez qu'elle vous guide,
Rois, c'est à vous de la chercher :
Chassez le Mensonge perfide,
Qui l'oblige de se cacher.

Ces diverses significations, continua-

(1) Essais de MONTAGNE, Tom. II.

nua-t-il, n'empechent pas que vôtre définition ne ſoit juſte, MADAME; & je vois avec une extrême ſatisfaction l'attention que vous faites aux termes. Vous n'êtes pas loin du Royaume de la Vérité, l'intelligence exacte des mots eſt une des principales voyes qui y menent. Des divers ſens, aux quels l'uſage employe un terme, nait la confuſion de nos idées, & l'incertitude de nos jugemens: c'eſt la ſource de toutes les diſputes. Si deux hommes, qui raiſonnent l'un avec l'autre, attachoient préciſement la même idée aux termes dont ils ſe ſervent, ils ne diſputeroient preſque jamais; puiſqu'alors ils auroient l'un & l'autre des idées diſtinctes de la choſe en queſtion. Mais, l'on ne raiſonne que ſur des idées confuſes, & l'on atribue au même mot des ſignifications bien différentes: de là vient la diverſité des jugemens; parce qu'il y a diverſité d'opinions, & que perſonne n'a ex-

expoſé clairement quelle étoit la ſienne.

Dans cet endroit de notre converſation, nous vimes LA COMTESSE, MADEMOISELLE *de* T..., & *le* CHEVALIER *de* B..., qui venoient à nous. Il faut changer de diſcours, dit LA MARQUISE, & ne pas nous expoſer à la raillerie de ces profanes, qui viennent de trouver du plaiſir à jouër à l'hombre. S'ils n'étoient venus, MON CHER C..., je vous allois bien faire d'autres queſtions. Mais, vous n'en êtes pas quite : maintenant que je ſay ce que c'eſt que la Vérité, je veux que vous m'apreniez à la connoître en toute choſe, & que vous me donniez une regle indubitable qui ſerve abſolument à m'en aſſurer. C'eſt trop demander, MADAME, dit LE COMTE : contentez-vous du probable ; c'eſt tout ce que M. *de* C... pourra vous donner. Ne l'en croyez point, reprit M. *de* C... ; peut-être, MADAME, irons-nous plus loin qu'il ne pen-

pense : nous l'essaîrons quand vous voudrez. Dès ce soir, dit LA MARQUISE, quand LA COMTESSE sera couchée, venez tous trois dans ma Chambre, nous filosoferons toute la nuit. Ah ! quel plaisir, s'écria-t-elle, de passer une nuit à filosofer ! Je ne l'ai jamais gouté ce plaisir-là ; mais, sur votre parole, dit-elle en s'adressant à M. *de* C..., je veux le croire au dessus de tous les autres. Non, MADAME, repondit M. *de* C..., remettons la partie à demain : c'est assez qu'une belle Dame comme vous donne le jour à la Filosofie. Mais, que je suis charmé de voir qu'elle vous inspire une ardeur si vive, que le plus tendre de vos Amans n'oseroit se flater de vous en inspirer une pareille. Point de délai, dit LA MARQUISE : je veux que ce soit dès ce soir. LA COMTESSE nous joignant alors, nous n'eûmes que le tems de nous promettre de ne rien dire de ce qui s'étoit passé.

Mais,

Mais, un air ſerieux que nous avions ſe fit remarquer, & nos ſourires acheverent de nous trahir. On vit qu'il y avoit du miſtere entre nous; on voulut le pénétrer. LE COMTE fut le premier indiſcret. Il dit, que M. *de* C... avoit entrepris de faire tourner la cervelle de LA MARQUISE, & qu'elle s'y portoit de ſi bonne volonté, qu'elle ne vouloit pas attendre juſqu'au lendemain. Cecy fut ſuivi d'explications. De ſorte qu'on fit à LA COMTESSE le récit de notre Entretien. Elle nous traita de fous pluſieurs fois de ſuite: cependant, elle nous fit promettre de l'admettre à la premiere Converſation que nous aurions ſur ce ſujet. Ainſi, on remit au lendemain la partie, que LA MARQUISE avoit propoſée pour la nuit. Vous jugez bien, MONSIEUR, que j'ay quelquefois parlé dans cette Promenade. Mais, j'abrege utilement ma Lettre, en ſupprimant ce que j'ay dit.

TROISIEME
LETTRE.

Fausses Images de la Filosofie. Son véritable Portrait. Premier Principe de certitude. Caractere de l'Evidence. Definition de l'Evidence. D'où vient la difference des Sentimens. Vanité des Savans; comment ils pensent les uns des autres. Du Livre de M. HUET, *intitulé* Censura Philosophiæ Cartesianæ.

MONSIEUR,

LE lendemain de la Conversation dont je vous ai rendu compte, LA MARQUISE vint dès le matin fraper de grands coups à la porte de

de nos Chambres, en criant *Verité*, *Verité*, à peu près comme les Capucins se réveillent par leur *Benedicamus Domino*. LA COMTESSE fut effrayée du bruit. Elle entra dans une terrible colere contre *la Verité*, & LA MARQUISE; mais cette colere ne dura pas long-tems.

Je ne vous raporterai rien, MONSIEUR, de ce qui se passa avant le diner, ni de ce qui se dit à Table, parce que la Conversation fut peu suivie. Elle ne commença à le devenir, qu'en prenant le Café. Nous aurions bien du, dit LA MARQUISE, boire à la Filosofie. Beuvons-y avec du Café, dit LE CHEVALIER. Le Café convient parfaitement, ajouta LA COMTESSE: la Filosofie est aussi noire que cette liqueur. Qui vous à dit cela, MADAME? reprit LE CHEVALIER. Je me la suis toujours répresentée, continua-t-elle, comme une grosse Femme bossue, la face large, le tein livide, raisonant toujours à

perte de vuë, tachant d'éloigner les hommes des plaisirs qu'elle haït, parce qu'elle est si laide qu'ils la fuient. Moi, dit LA MARQUISE, je ne me la figure pas tout-à-fait ainsi. Elle me paroît comme une grande Femme maigre, qui à l'air austere & farouche, les yeux creux & rouges, le visage long, décharné, de couleur de suie; vêtue d'une robe de Cordelier, toute hérissée de pointes comme la peau d'un porc-epi; & tenant, dans sa main seche & noire, un gros baton d'épine. J'ay grand peur, dit MADEMOISELLE *de* T...: c'est là le vray Portrait d'une Furie. Vous faites bien de l'injustice à la Filosofie, MESDAMES, dit M. *de* C..., soyez persuadées qu'elle est plus belle que l'Amour même. Elle a de grands yeux pleins de douceur, & de vivacité, l'air le plus gracieux, le plus accueillant, & le plus noble. Mille plaisirs l'accompagnent sans cesse: ils la suivent comme leur me-

mere; c'est d'elle aussi que naissent les vrayes graces, & la joie solide. Habillez-la comme vous voudrez: tout lui sied bien; elle n'est pas moins aimable avec une houlette, qu'avec un sceptre. Au lieu d'un gros baton dans la main, donnez-lui un mors doré, pour marquer qu'elle fait regler nos passions, en leur mettant le frein dont elles ont besoin; vous aurez le vray Portrait de la Filosofie. Je le croy, dit LE CHEVALIER; & au mors près qui ne paroit point on pourroit bien prendre MADEMOISELLE *de* T... pour elle. Si la Filosofie ressemble à MADEMOISELLE *de* T..., dit LE COMTE, je ne suis pas surpris que M. *de* C... l'aime de tout son cœur. Mais, tout le monde ne voit pas la Filosofie comme on voit MADEMOISELLE *de* T... A parler sans détour, dit LE CHEVALIER, je croy que la plus part de ceux qui ont affecté le nom de Filosofes n'ont pas connu la Filosofie. Ils ont crû

 qu'en

qu'en nous la répresentant comme une Reine impérieuse & severe, qui éloignoit d'elle tous les plaisirs, qui anéantissoit toutes les passions, qui ramenoit l'homme à lui seul, & le separoit de tous les autres, ils inspireroient plus de respect pour la Filosofie, ou plûtôt pour eux. Mais, ce fantôme de leur orgueil effarouche; & c'est avec raison, qu'on fuit ceux qui en font leur idole. C'est un grand mal, reprit M. *de* C..., que cet orgueil de l'homme, qui fait qu'on veut paroître ce qu'on n'est point du tout, ou au dessus de ce que l'on est. On peut le compter parmi les principales causes de l'Irreligion, & du Libertinage. La plus part des Prédicateurs, assez semblables aux faux Filosofes, font, à l'égard de Dieu, ce que ces derniers font à l'égard de la Filosofie; ils nous le représentent sous des idées terribles plûtôt qu'aimables, & ils outrent si fort les devoirs de la Morale, que l'im-

l'impoſſibilité de les pratiquer fait qu'on en néglige ce qui eſt praticable. Il n'y a que la vérité qui cauſe cette perſuaſion ſolide & inalterable, qui peut ſervir de regle ſûre à la pratique de nos devoirs. Faites-nous la donc connoitre, cette Vérité, dit LA MARQUISE: que tardez-vous? Ecoutons, dit LE COMTE: nous allons voir la montagne qui accouche d'une ſouris. Peut-être, reprit MADEMOISELLE *de* T..., découvrirons-nous une ſource qui devient un grand fleuve, dont le cours porte par tout la fertilité & l'abondance.

Vous diſiés fort bien l'autre jour, dit M. *de* C..., en s'adreſſant à LA MARQUISE, qu'on ne pouvoit raiſonnablement prendre le parti de ne rien croire, parce que ce parti ſuppoſoit qu'il n'y avoit rien de de croyable. Et vous ajoutiés que cette ſuppoſition étoit fauſſe, puiſque ce qu'on connoit être vray, c'eſt à dire être tel qu'il eſt, eſt croya-

 ble;

ble; mais, il faut avouër aussi, qu'il est imprudent de croire ce qu'on n'a pas parfaitement examiné, parce que c'est s'exposer à admettre pour vrai ce qui ne l'est pas. Dans le dessein où nous sommes de nous assûrer de la Vérité, supposons que nous ne connoissons rien de vray. Doutons de tout. Examinons ensuite, s'il y a quelque chose dont nous ne puissions absolument douter, & n'admettons que ce que nous nous verrons, pour ainsi dire, forcés d'admettre, que ce que nous ne pourrons rejetter sans sentir que nous faisons un mauvais usage de notre Raison. Si nous recevons peu de chose, du moins ne recevrons-nous rien que de vrai. Ainsi, MADAME, doutons de la réalité de tous les corps qui nous environnent: tachons même de douter de notre propre existence; &, après avoir fait nos efforts pour tout détruire, voyons s'il nous reste malgré nous quelque chose sur quoi nous puissions

ſions édifier ſolidement. Vous êtes fou, dit LA COMTESSE, MON CHER C...: je ne vous croyois pas la cervelle ſi dérangée. Comment voulez-vous que je doute que je vous vois; que nous ſommes ici dans une Maiſon de Campagne; que voilà mes chiens, des chaiſes, une table; que je vous parle, & que vous me répondez? Vous êtes fou; & ſi LA MARQUISE vous écoute, elle va devenir folle. Doucement, MADAME, reprit M. *de* C.... N'avez-vous jamais rêvé, crû être où vous n'étiez pas, & parler à des perſonnes qui étoient à cent lieues de vous? Peut-être rêvez vous encore. Peut-être ſommes-nous dans quelque Chateau enchanté, où un habile Magicien ſe plait à nous faire voir tout ce qui n'eſt point. Nouvelle folie! s'écria LA COMTESSE. Si cela continue, je fuis. Eſt-ce là ce que vous appellez *Filoſofie*? Pour moi, je l'appellerois un vrai délire. Ne nous quittez pas, MADAME, dit

LA

LA MARQUISE : ſuppoſé que M. *de* C... ſoit fou, voyons où le meneront ſes extravagances. Il n'y aura que de quoi rire, ajouta MADEMOISELLE *de* T... : ce n'eſt point un fou furieux. Non, dit LE COMTE : ce n'eſt qu'un fou *Carteſien.* Il croit par là vous découvrir les plus belles choſes du monde ; & cela ſe terminera à ſe prouver *qu'on exiſte.* Si c'eſt la ſeule vérité que M. *de* C.... nous découvre par cette voie, dit MADEMOISELLE *de* T..., il y aura bien de quoi nous moquer de lui, & de ſa Filoſofie ; mais, s'il nous menoit plus loin, je conçois que ſa ſuppoſition, ce doute univerſel, pouroit bien n'être pas auſſi extravagant qu'il le paroît. On dit, que *le premier point de ſageſſe eſt d'être ſans folie.* Ainſi, pour ſe mettre en état de s'aſſurer de la Vérité, ne conviendroit-il pas d'écarter de ſoi tout ce qu'on croit ſans l'avoir aſſez examiné ? Si je voulois faire un tableau,

bleau, je ne choiſirois pas une toile ſur la quelle on auroit déjà peint des figures informes, ou du moins je les effacerois. Fort bien, MADEMOISELLE, dit M. *de* C...: voilà l'état où l'on doit ſe mettre. Eh bien! dit LA MARQUISE, j'y ſuis, je doute de tout ce que je vois, je doute que vous me parliez, je doute que je ſois. En doutez-vous bien, reprit M. *de* C..., & pouvez-vous même douter que vous doutiez? Oh! pour cela, non, reprit elle; vous en voulez trop: quelqu'éfort que je faſſe, je ne puis douter que je doute, & que j'exiſte. Pourquoi n'en pouvez-vous douter? pourſuivit M. *de* C.... Parce que je ſens parfaitement que je doute, & qu'il n'eſt pas poſſible que je doute, & que je ne doute pas, repondit LA MARQUISE. Voilà donc déja une Vérité, dit M. *de* C...: vous doutez. Mais, MADAME, ſi vous ne pouvez pas douter de votre doute, pourquoi ne pouvez-vous pas douter de votre exi-

existence? Par cela même, reprit LA MARQUISE, que je doute. Je ne puis douter, & ne pas être. Ainsi, MADAME, continua M. *de* C..., cet Argument, *je doute, donc je suis*, renferme une Vérité si incontestable, que vous n'êtes pas même la maitresse de la révoquer en doute; & cela, parce que *toute proprieté suppose un être*, parce qu'*il est impossible qu'en même tems une chose soit, & ne soit pas*: Rien n'est plus vrai, dit LA MARQUISE: je le sens parfaitement, & je sens qu'il est impossible que cela soit autrement. Vous assurez, MADAME, ajouta M. *de* C..., que tout cela est vrai, *parce que vous le sentez parfaitement*, & de plus *parce que vous sentez que cela doit necessairement être*. Voilà la raison qui vous empeche de douter de la chose qui vous est là plus certaine, c'est a dire, de votre existence. Eh bien, MADAME, nous n'irons pas chercher plus loin un premier Principe; le voilà: *tout ce qu'on sent*

par-

parfaitement être nécessairement tel qu'on le sent, est. Voilà la marque certaine de la Vérité, voilà l'*Evidence* si vantée des Filosofes: voilà plus, c'est la certitude de l'Evidence. Que ce Principe soit donc notre regle: appliquons le à tout ce que nous voudrons connoître. Il ne peut être vrai, & faux, tout à la fois.

Notre existence est telle, que nous n'avons besoin d'aucun raisonnement pour en être très convaincus. C'est pour nous une chose sûre, independement de toute autre chose; mais, si je me demande sur quoi est fondée la persuasion où je suis de mon existence, je trouve que c'est *que je sens*, & *que toute proprieté suppose un être*; qu'*il est de même impossible qu'en même tems une chose soit & ne soit pas*. Je ne puis non plus douter de cela, que de mon existence. Et si cela n'étoit pas sûr, mon existence seroit douteuse. Mais, je ne puis

puis douter, ni de mon exiſtence, ni de ces deux Principes, parce que *je ſens parfaitement que cela eſt néceſſairement tel que je le ſens.* Je conclus donc, que le premier Principe de certitude, eſt que *tout ce qu'on ſent parfaitement être néceſſairement tel qu'on le ſent, eſt.* Il ſert de Principe aux Raiſonnemens que je fais pour prouver mon exiſtence, choſe qui m'eſt ſi certaine, que je puis aſſurer que ce qui me la prouve ne me prouve qu'une Vérité. Je reçois donc ce Principe avec tant de confience, que je ſuis ſûr que ſi je n'admets que des connoiſſances qui y ſoient fondées, ces connoiſſances ſeront pour moi auſſi certaines que l'eſt ma propre exiſtence. Pour vous aſſurer combien ce Principe eſt vrai, remarquez, MADAME, ce qui ſe paſſe en vous dans la converſation. Vous reconnoîtrez, que ſans faire attention à ce Principe, vous n'agiſſez cependant que par lui. Ou vous croyez ſans examen, ou

vous

vous ne croyez ce qu'on vous dit qu'à proportion que *vous sentez parfaitement* que ce qu'on vous dit *est nécessairement tel* qu'on vous le dit. C'est le sentiment qui est en vous la mesure de votre croyance, ou pour mieux dire, de votre persuasion. Si ce sentiment n'est pas parfait, s'il est confus, vous doutez. Si vous sentez autrement qu'on dit, vous ne croyez pas ce qu'on dit. C'est la regle à la quelle le Païsan & l'Homme de Cour, l'Ignorant & le Savant, qui veulent examiner, raportent tout pour juger. C'est là, comme je l'ai déja dit, ce qui fait l'*Evidence*; de sorte qu'on peut la définir, *le sentiment parfait qu'une chose est nécessairement telle qu'on la sent.*

Si ce Principe est la marque certaine de la Vérité, pourquoi, dit LE COMTE, trouve-t-on tant de différence dans les Opinions? C'est, repondit M. *de* C..., que la plus part de ceux qui raisonnent ont moins pour but de découvrir la Vérité, que

de soutenir ce qu'ils ont avancé, & que ceux qui la cherchent n'ont pas tous la même attention à ne rien admettre qui ne soit fidelement examiné sur ce Principe. Mais, ajouta LE COMTE, nous voyons tous les jours des personnes faire sur une Proposition toute l'attention necessaire, & juger néanmoins très differemment. C'est en vain qu'ils veulent tous ne juger que par ce Principe: Celui-cy sent d'une maniere: celui-là sent d'une autre. Ainsi, quoiqu'il soit vrai qu'on ne juge que par le Sentiment, il n'est pas vrai que le Principe que vous venez d'établir soit la marque certaine & distinctive de la Vérité; puis que le Sentiment varie, qu'il n'est pas le même dans *Pierre* que dans *Paul*, qu'un *Anglois* pense tout autrement qu'un *Portugais*: de sorte qu'il est vrai de dire, qu'il n'y a pas moins de difference dans les manieres de penser, que dans les traits du visage, *tot capita, tot sensus*. Le Latin, repon-

dit

dit M. *de* C..., ne rend point votre Raiſonement meilleur. Il eſt vrai que les Sentimens varient. Qu'un *Anglois* penſe autrement qu'un *Portugais*. Mais, que conlcure de cela? Dira-t-on qu'ils n'ont pas tous la faculté de ſentir ce qui eſt, & que tout ce qu'ils ſentiront parfaitement être néceſſairement tel qu'ils le ſentiront ne ſera pas. Il me paroît que cette concluſion n'eſt point fondée; & que tout ce qu'on pouroit dire, c'eſt que notre Sentiment varie lors qu'il n'eſt pas parfait, qu'on n'a pas aſſez travaillé à le rendre tel par un examen exact. Nous adoptons une Opinion, ſans avoir aſſez examiné le Sentiment qui doit nous convaincre. Un nouvel examen ſurvient: nous condamnons notre premier Sentiment: & pourquoi le condamnons nous? Parce que nous *ſentons* qu'il eſt faux. Ce qui fait voir que nous croyons ſentir parfaitement ce qu'en effet nous ne ſentions qu'imparfaitement, & que nous nous trom-

pions dans notre croyance, pour n'avoir pas aſſez examiné. Dans la plus part des queſtions qu'on agite, ou l'on n'entend pas dans le ſens qu'il faut les termes dans lesquels une Propoſition eſt énoncée, ou cette Propoſition préſupoſe des connoiſſances qu'on n'a pas. Si je dis, par exemple, que *la couleur n'eſt point ſur l'objet que je vois*, cette Propoſition paroitra abſurde à pluſieurs perſonnes. J'aurai beau dire, que je ſens parfaitement que ce que j'aſſure eſt vrai: ils me ſoutiendront qu'ils ſentent le contraire; & il ſera cependant faux qu'ils le ſentent parfaitement, puis qu'ils ne ſauront ſeulement pas ce que c'eſt que *couleur*, & ce que c'eſt que *voir*. Mais, ſi les rapellant à eux mêmes je leur fais remarquer que la couleur n'eſt qu'un Sentiment de l'Ame, qui par conſequent ne peut-être ſur le corps que nous voyons, ils ſentiront parfaitement alors que *la couleur* n'eſt point ſur l'objet que je vois, & ils

com-

comprendront que *voir* n'eſt autre choſe qu'*être affecté d'un Sentiment de couleur, de diſtance, & de figure*. Un *Portugais*, dites vous, penſe autrement qu'un *Anglois*. Pourquoi ? C'eſt que l'un admet pour vrai des Principes, que l'autre regarde comme faux ; de ſorte que chacun d'eux raiſonant ſur ſes Principes, il n'eſt pas étonnant qu'ils jugent différemment. L'*Anglois*, par exemple, croira que la Tolérance en fait de Religion eſt de droit divin, & de droit humain, & qu'ainſi ce ſeroit offenſer DIEU, que d'inquieter pour la Religion quelqu'homme que ce fût. En conſéquence de ce Principe, il ne fera jamais ſouffrir la moindre perſecution à ceux qui ne croiront pas ce qu'il croit. Le *Portugais*, au contraire, prétend qu'il faut contraindre les Hommes à penſer ſur la Religion comme on penſe en Portugal ; que c'eſt faire le devoir d'un bon Serviteur de DIEU,

que de persécuter ceux qui pensent autrement. Il établira sur ce Principe un Tribunal qui fera bruler tout vivans des gens qu'il appelle *Hérétiques*, Hommes, Femmes, Enfans! ni âge, ni sexe, ne garantira de la persécution. Il poussera la chose si loin, que si un *Juif* vient même à se faire Chrétien auprès du bucher, on ordonnera qu'il soit étranglé quoique converti: son changement ne lui épargnera que le supplice d'être brulé vif. Mais, supposez un un *Anglois*, un *Portugais*, un *Chinois*, un *Moscovite*, qui veuillent raisonner, croyez-vous que l'un d'eux puisse nier, ou même douter, que *puis qu'il doute, il existe*; que *toute proprieté suppose un être*; qu'*il est impossible qu'en même tems une chose soit, & ne soit pas*; qu'*un objet éloigné de douze pieds ne soit une fois plus loin qu'un autre qui n'est éloigné que de six*? Excitez-les à faire des efforts pour douter de toutes ces choses, je suis persuadé qu'aucun

cun d'eux ne pourra les nier. Demandez leur pourquoi ils ne le pouront pas, & faites attention à la raiſon qui les en empêche ; vous trouverez que cette raiſon ſera la même dans tous les quatre ; c'eſt à dire qu'*ils ſentiront parfaitement que ce qu'ils ſentent eſt néceſſairement tel qu'ils le ſentent*. De ſorte, dit LA MARQUISE, que ce Principe eſt vrai ; mais, que l'uſage en eſt très difficile, parce qu'il faut une grande attention à bien examiner le Sentiment dont on eſt affecté, & une grande encore à ne rien admettre que ce qui eſt fondé ſur la certitude de ce Principe. Il faut de plus beaucoup de reſolution, dit LE CHEVALIER, à ne rien recevoir que par lui. Les Hommes, dans la recherche de la Vérité, ont plus beſoin de fermeté & de conſtance, qu'en toute autre choſe. On ne voit que trop de gens, qui recoivent d'abord des Véritez qu'ils rejettent enſuite, par ce qu'elles ne s'accomodent pas

avec leurs préjugés ou leurs interêts. La crainte, la précipitation, qui se présentent même sous l'apparence de l'amour du vrai, ne sont pas moins nuisibles que l'indolence, & l'indifférence. Ce sont les premiers obstacles à vaincre. On n'aime jamais plus sincerement la Vérité, que lors qu'on veut généreusement n'admettre qu'elle seule, sans aucun égard; & qu'on aime mieux douter des choses vraies, que de les croire sans les avoir bien examinées. C'est là l'état où doivent être ceux qui cherchent sincerement à connoître: fort different de celui ou sont ceux qui ne cherchent qu'à croire. C'est l'état ou M. *de* C... a voulu nous mettre, dit MADEMOISELLE *de* T..., lors qu'il a voulu nous faire douter de tout. Je conçois fort bien que ce doute mene à la lumiere. Ce qui m'en fâche, c'est peut-être qu'il nous y mene trop lentement. Si nous travaillions sincerement à nous éclairer,

dit

dit LE CHEVALIER, on trouveroit, MADEMOISELLE, qu'on feroit bien du chemin en peu de tems. Donnons à la recherche de la Vérité la moitié, le quart de celui, que nous passons à ne rien faire, quelques fois à nous ennuier, nous serons surpris du progrès que nous aurons fait en moins d'un an.

Il faut, dit M. *de* C..., suivre dans toutes les Sciences la méthode qui fait la certitude des Géometres; c'est de ne rien admettre, qu'on n'entende bien, & qu'on ne voye absolument fondé sur un Principe indubitable. Les Géometres, qui se relachent un peu de l'exactitude necessaire, tombent comme les autres dans l'erreur, & font ce qu'on appelle dans leur langue un *Paralogisme*. Que ce terme ne vous effarouche pas, MESDAMES: il ne signifie qu'une Consequence tirée d'un Principe qui n'est pas démontré, ou qui n'est pas certain, & qu'on regarde comme tel. Vous avez bien fait

de me rassurer, dit LA COMTESSE : j'ay eu grand peur ; je croyois que vous alliez faire quelqu'exorcisme. Eh ! que seroit-ce, MADAME, reprit M. *de* C..., si j'allois me livrer à une fureur scientifique ? Je ne vous parlerois plus que d'*Argumens*, que de *Majeure*, de *Mineure*, de *Leme*, de *Dileme*, de *Théoreme*. Tout cela, dit-elle, n'a point l'air si méchant que *Parologisme* : aprés m'être remise de celui-là, je pourrois bien m'accoutumer aux autres. J'aime même assez *Théoreme* : ce nom est si beau, qu'on en pouroit faire celui d'un Berger. Mais, cette conversation, poursuivit LA COMTESSE, va-t-elle encore durer long-tems ? Elle ne fait que commencer, repondit M. *de* C... : cependant, nous la finirons quand il vous plaira. Non, non, dit LE COMTE ; il faut aller un peu plus loin. J'ay admiré la hardiesse de M. *de* C..., qui s'est en quelque sorte comparé aux Géometres. Je ne m'étonne plus du zêle qu'il

fait

fait paroitre pour sa cause, puis qu'il en a si bonne opinion. Quoi donc! dit M. *de* C....: croyez-vous que la methode des Géometres leur soit si particuliere, qu'elle ne puisse être employée dans les autres Sciences. La methode des Géometres est celle de tous ceux qui veulent raisonner juste, c'est à dire, consequemment. Un bon Géometre n'est qu'un bon Logicien, qui applique les regles de la Logique à l'étude des choses qui sont l'objet de la Géometrie. Ce qui est vrai est vrai. Ce qui est vrai en Métafisique n'est pas moins vrai que ce qui est vrai en Géometrie. Les choses sont ce qu'elles sont independamment de nos connoissances; mais comme elles ne sont vraies pour nous qu'autant quelles en sont connuës, il suit que ce que je connois en Géometrie n'est pas plus vrai pour moi que ce que je connois en Métafisique, si c'est le même Principe qui m'assure de la certitude de l'un, & de l'autre. Quand je dis, *si à deux gran-*

grandeurs égales, on ajoute deux grandeurs égales, ces deux grandeurs seront encore égales entre elles: voilà une Vérité Géométrique. Qu'est-ce qui m'en assure? *C'est que je sens parfaitement que cela est nécessairement tel que je le sens.* Si je découvre en Métafisique quelque chose que je sente aussi parfaitement être vrai, n'aurai-je pas le même droit de le croire, & la Proposition Métafisique n'est-elle pas aussi vraie que la Proposition Géometrique, lors qu'elle est appuyée sur le même Principe de certitude? Ainsi, quand j'ay dit, que nous devions suivre la methode des Géometres, je n'ay point prétendu dire, que cette methode fût particuliere à la Géometrie, mais seulement que les Géometres l'observoient plus particulierement qu'on ne fait dans les autres Sciences. Je me suis quelquefois réjouï, dit LE CHEVALIER, à voir de ces Esprits du premier ordre, de ces gens qui doutent

tent de tout, dire d'un ton decisif, qu'*on ne devoit chercher des Démonstrations qu'en Mathematique* : comme si ce qui étoit directement prouvé dans les autres Sciences n'étoit pas aussi bien Démonstration. Car, qu'est-ce que c'est qu'une Démonstration, si ce n'est une Vérité prouvée par des Principes indubitables ; & qu'est-ce qui nous assure de la certitude d'un Principe, si ce n'est le Principe que M. *de* C... à établi ? Ce qu'il y a de plaisant, c'est que ceux qui élevent ainsi les Mathematiques aux dépens des autres Sciences ne savent souvent pas ce que c'est que Mathematique. Peut-être aussi, continua-t-il, que l'amour de Parti a engagé les Mathematiciens même à donner cours à ce préjugé. Charmez du grand nombre de Véritez qu'ils découvroient, ils ont crû que les Mathématiques étoient les seules dépositaires de l'Evidence : de là ils ont conceu un certain mépris pour les autres Sciences, de sorte même qu'ils

qu'ils ont affecté de se servir de termes particuliers. Ils ont nommé *Axiomes*, *Problemes*, *Démonstrations*, ce que d'autres nommoient simplement *Principes*, *Questions*, *Raisonnements*; & la certitude de leurs Sciences ont distingué avantageusement ces termes de ceux auxquels ils ont été substituez. Comment, dit LA COMTESSE, les Savans se donnent aussi des airs de distinction les uns avec les autres? Sans doute, répondit LE CHEVALIER, la Nation des *Litterateurs*, par exemple, se croit bien au-dessus de celle des *Filosofes*. Le bon homme M. KUSTER, que vous avez vû chez moi, trouvant un jour le *Commentaire Philosofique* dans la Boutique d'un Libraire, le rejetta en disant, *Ce n'est qu'un Livre de Raisonnement:* NON SIC ITUR AD ASTRA; *ce n'est pas ainsi qu'on s'éleve jusqu'aux Cieux.* D'autre côté, *les Filosofes* regardent Les *Litterateurs* comme des Perroquets, qui n'ont que le babil. Ils disent

disent encore que les *Litterateurs* sont semblables au Geay de la Fable. On pouroit comparer les *Theologiens*, & les *Rheteurs*, aux *Allemands*, où aux *Espagnols*, beaucoup de rodomontades & de vent, d'ordinaire grand bruit pour peu de choses. Les *Métafisiciens* sont assez semblables aux *Anglois*, ils s'estiment au dessus des autres Nations, par ce qu'ils croient mieux connoitre, & mieux soutenir la dignité de l'homme. J'ai bien peur, dit MADEMOISELLE *de* T..., que vous n'alliez comparer la Nation des Poëtes à celle des *François*, se repaissant toujours de bagatelles, toujours charmez du faux éclat, legers, flateurs, libertins, imaginant beaucoup, & pensant peu. En effet, MADEMOISELLE, repondit LE CHEVALIER, vous m'avez prévenu. Mais, sans nous amuser à suivre ces Comparaisons, on peut dire que presque tous les *Savans* sont, ou *Normands*, ou *Gascons* : ils disent pres-

presque toujours plus qu'ils ne font ; promettent plus qu'ils ne tiennent, ou vont à leurs fins par des détours dans lesquels la bonne foi est souvent oubliée.

Pendant que vous vous égayez, dit LA MARQUISE, je fais en mon particulier des Reflexions sérieuses. Dites moi, continua-t-elle, en s'adressant à M. *de* C..., puisque c'est par le Sentiment que nous nous assurons de la certitude de nos connoissances, pourquoi ne bornez-vous pas votre Principe à ces mots seulement, *tout ce qu'on sent parfaitement être, est ?* D'où vient faut-il ajouter *être nécessairement tel qu'on le sent*. MADAME a raison, dit LE COMTE : cette addition paroît superfluë. Si vous l'y laissez, il faudra dire de votre Principe ce que PERRAULT disoit des Comparaisons que fait HOMERE : il les appelloit des *Comparaisons à longue queuë*. Plaisantez tant qu'il vous plaira, reprit M. *de* C... : je croi l'ad-

l'addition necessaire. Nous voulons un premier Principe de certitude. Si nous le trouvons, il faut qu'il soit tel, qu'évident par lui même, il n'ait besoin d'aucun autre Principe, & qu'on n'en puisse rien conclure que de vrai. Si les hommes ne cherchoient point à douter des choses les plus certaines, je croi qu'il suffiroit de dire simplement, *tout ce qu'on sent parfaitement être, est.* Ainsi, sentant parfaitement que j'ay l'honneur de vous parler, je n'irois pas me faire des difficultez sur ce que je puis sentir parfaitement que je vous parle, quoique vous puissiés ne pas exister. En voyant la disposition de l'Univers, je n'irois pas chercher à douter qu'un Etre intelligent en fût l'Ordonnateur; comme je ne doute pas, en voyant un Palais, qu'un Architecte ne l'ait bâti. Mais, on veut douter : on veut être incrédule; soit orgueil, soit libertinage, soit même quelquefois amour de la Verité. Ainsi, il faut

attaquer notre Incrédulité jusques dans ses derniers retranchemens, & la vaincre par ses propres armes. Si je dis à un Incrédule, *tout ce que je sens parfaitement être, est.* Il me nîra mon Principe, parce que je puis avoir le Sentiment qu'une chose existe, sans cependant qu'elle existe; & voici comme il le prouvera. Je suppose, dira-t-il, que vous sentiés parfaitement que je sois présent, & que DIEU vous conserve dans ce Sentiment pendant vingt-quatre heures. Je suppose encore que je m'en aille pendant ces vingt-quatre heures, ou même que DIEU m'anéantisse. N'est-il pas vrai, que vous sentirez toujours que je suis, & que je ne serai pourtant pas? Si, sur votre Sentiment, vous concluez que je suis, vous conclurez une Fausseté. Or, comme je ne sai pas, continuera mon Incrédule, s'il n'y a point quelqu'Etre très puissant, qui prene plaisir à me faire sentir ce qui n'est point; si mê-

même je ne ſuis pas néceſſité par ma propre nature à être affecté d'un grand nombre de Sentimens ſucceſſifs que je pourois avoir quand même je ſérois ſeul ; je ne puis admettre votre Principe, parce que ſi ces choſes étoient, il m'induiroit en Erreur. Si, pour montrer la certitude de votre Principe, ajoutera-t-il, vous êtes obligé de prouver qu'*il eſt impoſſible que ce que je ſens parfaitement n'exiſte pas*, votre Principe alors ceſſe d'être prémier Principe, puiſqu'il en ſuppoſe d'autres.

Mais, dit LE COMTE, DIEU ne peut-il pas vous faire de même ſentir parfaitement qu'une choſe que vous ſentez eſt néceſſairement telle que vous la ſentez, quoi que cela ne ſoit pas. Non, repondit M. *de* C...; parce que DIEU ne peut pas me faire ſentir l'impoſſible. Pour que DIEU me faſſe ſentir qu'une choſe exiſte, il faut qu'il me donne un ſentiment de cette choſe, & que ce ſentiment

ſoit conforme à la choſe même ; autrement, ce ne ſeroit pas le ſentiment de cette choſe. Si donc je ſens qu'une choſe eſt néceſſairement telle que je la ſens, elle ne peut être autrement ; parce qu'il implique contradiction qu'une choſe ſoit neceſſairement d'une telle maniere, & qu'elle ſoit cependant d'une autre. Or, toute contradiction emporte impoſſibilité, & tout ce qui eſt impoſſible ne peut être ſenti. DIEU ne peut me faire ſentir qu'un cercle puiſſe s'enfermer dans un quaré, ſans y laiſſer quatre angles vuides; parce qu'il eſt contradictoire qu'un rond, dont le diametre eſt égal à la largeur d'un quaré, puiſſe le remplir totalement. Il eſt de même impoſſible que cet Etre, quelque puiſſant qu'il ſoit, me faſſe ſentir qu'une choſe exiſte néceſſairement, s'il eſt poſſible qu'elle n'exiſte pas ; parce que la néceſſité de l'exiſtence emporte l'impoſſibilité de la non-exiſtence. Ainſi, j'ay

j'ay d'autant plus de raiſon de m'aſſurer, que *tout ce que je ſens parfaitement être neceſſairement tel que je le ſens, eſt*, qu'il implique contradiction que ce que je ſens de cette maniere ne ſoit pas.

Vous nous trompez, ajouta LE COMTE, avec votre comparaiſon du rond & du quaré. Un rond, qui n'a que la largeur d'un quaré, ne peut jamais le remplir; mais moi, par exemple, je puis être ou n'être pas, & il n'implique point contradiction que DIEU vous faſſe ſentir que je ſuis néceſſairement, lors que je ne ſuis pas; parce que ſi je ne ſuis pas, je puis être. Pardonnez-moi, repondit M. *de* C...: par cela même qu'il eſt poſſible que vous ne ſoyez point, DIEU ne peut pas me faire ſentir que vous êtes néceſſairement, ſi en effet vous n'êtes pas alors néceſſairement. Il n'eſt pas moins contradictoire, que dans le tems que vous êtes néceſſairement, vous puiſſiés ne pas être, qu'il eſt contradictoire, que dans le

tems que vous n'êtes pas vous ſoyez néceſſairement ; ou qu'il eſt contradictoire qu'un cercle puiſſe remplir juſtement un quaré.

Prenez-garde, pourſuivit LE COMTE : vous confondez le ſentiment avec la choſe. Je tombe d'accord, qu'il eſt contradictoire que je ſois néceſſairement, & que je puiſſe en même tems ne pas être ; mais, il n'eſt pas contradictoire que DIEU me faſſe ſentir ce qui n'eſt pas, & que j'attribue, par exemple, à une choſe une propriété qu'elle n'a point. J'ay raiſon, dit M. *de* C..., de ne point diſtinguer ici le ſentiment d'avec la choſe ; car ſi le ſentiment n'eſt point conforme à la choſe, ce n'en eſt point le ſentiment. Il eſt vrai qu'on peut attribuer à une choſe une propriété qu'elle n'a point ; mais, il eſt impoſſible qu'on puiſſe ſentir que cette choſe a *néceſſairement* cette propriété, ſi cette propriété n'eſt pas *néceſſairement* renfermée dans le ſentiment de cet-

cette chose. Or, si elle est nécessairement renfermée dans le sentiment de cette chose, elle est nécessairement dans la chose même. DIEU peut bien me faire sentir ce qui n'est pas; mais, il ne peut alors me faire sentir que ce que je sens est nécessairement existant, puis que ce seroit me faire sentir une contradiction, c'est-à-dire une impossibilité. Voilà bien des nécessitez & des choses, dit LE COMTE. Si vous voulez nécessité par tout, vous ne tirerez guerres de votre Principe. Nous verons, dit M. *de* C..: essayons. Ce sera pour une autre fois, interrompit LA COMTESSE: vous devez bien être contens de ma patience. Il y a une heure que je vous écoute, sans trop entendre ce que vous dites. Qui est-ce qui à jamais proposé de douter si l'on existe, & si l'on peut sentir ce qui n'est pas? Ce sont plusieurs Filosofes, MADAME, repondit LE CHEVALIER; &, entre autres, le plus grand qui ait ja-

mais paru. Par cette methode, il nous a enſeigné le moyen de marcher ſûrement dans la voie de la Vérité. Ouï! dit LE COMTE, un très grand Filoſofe! Voyez comme un ſavant Evêque l'a accommodé ſur cette methode, que vous louëz tant. Qui? dit LA MARQUISE. L'ancien *Evêque d'*AVRANCHES, repondit LE COMTE. Il a fait un Livre Latin, qui a pour Titre, *Cenſure de la Filoſofie de* DES-CARTES (1), dans lequel il fait voir que la methode de ce Filoſofe eſt très mauvaiſe, & que tous ſes Principes ſont faux. L'avez-vous lû? demanda LE CHEVALIER. Non, repondit LE COMTE, ſi vous voulez que je vous parle franchement: cependant, je l'ai en beau maroquin, & j'avois deſſein de le lire, à cauſe de ſon Titre,

(1) PETRI DANIELIS HUETII, *Epiſcopi Sueſſionenſis deſignati*, Cenſura Philoſophiæ Carteſianæ, LUTETIÆ PARISIORUM, *apud* DANIELEM HORTHEMELS, 1689.

tre, & de ſon Auteur. J'ay donc plus fait que vous, reprit LE CHEVALIER : je l'ai lû ; & ſi vous voulez que je vous diſe ce que j'en penſe, c'eſt un Livre où l'on s'eſt mis en grand frais d'eſprit, pour trouver & ſoutenir de deteſtables chicanes, & dans lequel il n'y a preſque rien de vrai que ce qu'on entreprend d'y réfuter. L'Ouvrage d'ailleurs eſt du plus beau Latin du monde. C'eſt un grand avantage pour un Livre de Raiſonnement, dit LA MARQUISE, que d'être eſtimé ſeulement par le Stile. On y prétend (1), reprit LE CHEVALIER, que cet Argument, *je penſe, donc je ſuis*, n'eſt pas juſte : que de ces mots, *je penſe*, DES-CARTES ne devoit pas conclure, *donc je ſuis* : que notre exiſtence n'eſt pas la premiere de nos connoiſſances : que c'eſt le Corps, qui ſent, & non pas l'Ame (2) : qu'elle donne ſeulement au Corps la faculté

 de

(1) Cap. I, pag. 12 & ſeq.
(2) Cap. III, pag. 90.

de sentir ; & que pour elle, elle ne fait que connoître ce qui s'y passe. DES-CARTES, dit M. HUET (1), met d'abord en question s'il existe ; & c'est avec raison, ajoute ce savant Evêque, puis que quiconque veut douter de tout doit aussi douter de sa propre existence. Ensuite, continue-t-il, DES-CARTES, pour prouver qu'il est, raisonne ainsi, *je pense, donc je suis.* Qu'est-ce que cela veut dire ? poursuit M. HUET. *Je*, n'est-ce pas quelque chose ? *Je pense*, ne signifie-t-il pas, *je suis un être pensant* ? Ainsi, n'est-ce pas d'abord assurer comme vray ce qui est en question, que de dire, *je pense, donc je suis* ? N'est-ce pas faire l'Argument de ce Filosofe (2) qui disoit, *s'il fait jour, il fait jour : or il fait jour, donc il fait jour.* Vous avez raison, dit MADEMOISELLE *de* T..., de traiter cela de détestable chicane. M. HUET vouloit-il donc, parce

(1) Cap. I, pag. 12.
(2) CHRYSIPPE.

parce que DES-CARTES se proposoit de douter de tout, qu'il devint semblable à ce Pyrronien du *Mariage forcé* (1), à qui il faut donner vingt coups de baton, pour lui faire avouër qu'il est? Un homme, qui cherche à raisonner juste, ne cherche pas à devenir fou. Il faut entrer dans l'esprit de DES-CARTES, & reconnoitre qu'il ne veut d'abord douter de tout, que pour admettre ensuite des choses dont on ne puisse douter. En effet, ajouta LA MARQUISE, *je pense, donc je suis*, ne veut dire autre chose si non *je ne puis douter que je pense, par consequent je suis*; parce que toute propriété suppose un être: & cecy n'est point un cercle; car, s'il est vrai que la pensée suppose un être, il est vrai aussi que tout être ne suppose pas la pensée.

Quand M. HUET a composé cette *Censure*, dit M. *de* C..., il étoit piqué contre les Cartesiens. On le

(1) Comédie de MOLIERE.

le voit dans un Chapitre de cet Ouvrage (1). Il trouvoit mauvais que ces Filosofes préféraſſent infiniment ceux qui cultivent leur Raiſon à ceux qui ne font que cultiver leur Mémoire, qu'ils exigeaſſent qu'on travaillât plutôt à ſe connoitre qu'à connoitre ce qui s'étoit paſſé dans les Siecles reculez. Quoi! dit-il (2), parçe que nous ſommes ſavans, nous deviendrons le ſujet de la plaiſanterie des Carteſiens? Vous jugez bien que cela n'étoit pas ſupportable, & que l'Erudition ſe trouve trop intereſſée à détruire une ſi pernicieuſe Filoſofie.

M. HUET, reprit LE CHEVALIER, n'auroit pourtant pas mal fait d'en ſuivre exactement les Regles. Sa *Démonſtration Evangelique* ne fourniroit pas aux Incrédules des armes contre la Religion Chrétienne, lors même qu'il entreprend de la prouver. Sans parler de ſes *Quæſtiones*

(1) Cap. VIII.
(2) Pag. 201.

tiones Alnetanæ, qu'on m'a dit être encore plus mauvaises. CHEVALIER! s'écria LE COMTE, vous vous émancipez beaucoup. Songez-vous que M. HUET a un grand nom dans la Republique des Lettres, & qu'il a plus de quatre-vingts ans? Je vous entens, répondit LE CHEVALIER: vous allez m'appliquer la Fable *de l'Ane & du Lion accablé de vielleſſe*; mais, que voulez-vous? je parle comme je penſe: tant pis pour moi, ſi j'ay tort.

Dans le tems que LE CHEVALIER parloit ainſi, nous vîmes arriver un caroſſe, accompagné d'un homme à cheval. Graces au Ciel, dit LA COMTESSE, vous finirez. Il y a déjà bien du tems que votre Converſation m'ennuie.

Le caroſſe étoit rempli d'un Conſeiller, d'une Dame de ſes Amies, de la Niece de cette Dame, & d'une femme de chambre. L'homme à cheval étoit un Abbé. LE COMTE fut les recevoir: nous le ſui-

ſuivimes. A peine LE CHEVALIER eut-il reconnu LE CONSEILLER & L'ABBÉ, que ſe tournant vers moi, il me dit, je ſuis bien fâché de voir arriver ces gens-là. Je luy en demandai enſuite la raiſon. C'eſt, dit-il, que LE CONSEILLER eſt un grand Diſcoureur, L'ABBÉ un mauvais Plaiſant; & que cette DAME, que je ne connois pas, eſt une Coquette. Il fondoit ſon jugement ſur ce que cette DAME, qui paroît proche de cinquante ans, avoit une robe de diverſes couleurs, un deſeſpoir couleur de roſe, & un petit chien ſous le bras; qu'elle à le nez retrouſſé, qu'elle avoit mis du rouge & des mouches, & qu'elle à une femme de chambre extrémement laide. Il ne s'eſt pas trompé; mais, ma Lettre eſt trop longue, pour entrer dans un plus grand détail.

QUA-

QUATRIÈME LETTRE.

Portrait du CONSEILLER, *de la* DAME, *&* *de* L'ABBÉ. *De l'importance de garder les Bienſeances de ſon Etat, & de ſa Condition. Paſſion de* LA MARQUISE *pour la Filoſofie.*

LE CONSEILLER & ſa Compagnie nous ont enfin laiſſé, MONSIEUR. Ils ont été ici dix jours: ils y ont été ſept jours de trop, pour ceux mêmes qui n'avoient pas été fâchez de les voir arriver.

Les choſes, dont LE CONSEILLER ſe pique principalement, ſont d'ê-

d'être excellent Chasseur; de savoir par cœur tous les Operas de LULLY, tous les Airs de LAMBERT, toutes les belles Cantates & tous les beaux Motets de CAMPRA, de BERNIER, & de CLEREMBAUT. Il se vante que CORELLI, ni cet autre Musicien d'Italie dont les Sonates sont si difficiles, n'ont rien composé qu'il n'execute à Livre ouvert. La Musique fait mon unique occupation à Paris, dit-il, comme la Chasse fait mon principal plaisir à la Campagne. Je n'étois point né pour être Homme de Robe. Mon Pere m'obligea à prendre ce parti; mais, je m'en vange, en n'allant au Palais que lors que je ne puis m'en dispenser, & en n'écoutant point, lors que j'y suis, les ennuiantes choses qui s'y disent. Sa contenance est aussi ridicule que le sont ses discours: c'est un composé bizare de l'Homme de Robe, & du Cavalier Petit-Maitre. Voilà, MONSIEUR, ce que c'est que LE CONSEILLER,

SEILLER, c'est-à-dire un de ces hommes qui décident de la vie des autres, des biens & de l'honneur des Familles, qui se disent LES TUTEURS DES ROIS, & LES CONSERVATEURS DES DROITS DU PEUPLE. Si ces Titres-là leur sont dus, il faut avouër, que la vénalité des Charges rend, ou bien dangereux, ou bien inutile, l'exercice des Droits que ces Titres renferment.

L'AMIE DU CONSEILLER est une Femme qu'on croiroit avoir beaucoup d'esprit & de mérite, si on ne la voyoit que cinq ou six jours. Comme elle est grande & bien faite, qu'elle a de beaux yeux; sa figure prévient assez en sa faveur. Elle a le ton, le geste, & le regard assûrez. L... a été son premier Amant. Vous savez qu'il joignoit à une probité en tout & toujours exacte, un esprit très cultivé, & beaucoup de goût pour cette volupté douce, que peu de gens savent connoître. Trois ou quatre

G de

de ses Amis se trouvoient assez régulièrement aux soupez que L... faisoit chez cette DAME. C'est là qu'elle a muni son Esprit de plusieurs Réfléxions judicieuses, qu'elle ne manque jamais de placer quand l'occasion s'en présente. Malgré une Imagination libertine, qu'elle decouvre sans façon, on voit pourtant que son cœur est porté à la tendresse : de sorte qu'elle distingue fort bien ce qui est volupté d'avec ce qui n'est que débauche ; & qu'elle a bien fait la difference de ce qu'il y a de libre, d'avec ce qui se trouve de délicat, dans OVIDE, PÉTRONE, LA FONTAINE, & tels autres Livres, dont elle a fait sa principale lecture. Elle sait toutes les Epigrammes de ROUSSEAU & de FERRAND, & plusieurs Poësies de LAINEZ. Ainsi, quand on commence à la connoître, on se trouve prêt à croire que c'est une aimable Femme, qui pense comme un galant Homme. Ses gestes, ses

tons

tons de voix, font encore valoir ce qu'elle dit. Mais, comme le mérite qui dépend de la Mémoire ou de l'Imitation n'est pas assez varié, pour être long tems agréable, le tuf paroit, & l'on se trouve bientôt fatigué des choses qui avoient plu d'abord.

L'Abbé a été Député à une Assemblée du Clergé. Il sait quelque chose de l'Histoire Ecclésiastique moderne, & même quelque chose de l'ancienne; mais, il sait beaucoup mieux les Contes de Bocace, de la Reine *de Navarre*, d'Ouvile, & sur-tout les Sottises du *Moyen de parvenir*, qu'il appelle *son Breviaire*. Il posséde aussi parfaitement l'Histoire Scandaleuse de Paris. On ne peut nommer devant lui une Femme, qu'il ne conte quelque Avanture où elle a eu part, si elle n'en a pas été le principal Personage. Jamais Homme n'a été moins circonspect dans ses Discours: il a souvent obligé Mademoiselle *de* T... de prendre un air serieux; & il a fait parade

de tant de Libertinage d'Esprit sur les choses de la Religion, que LA COMTESSE a été plusieurs fois obligée de lui imposer silence. Les Chansons de BLOT, sont ses Chansons favorites. Muni de leur Autorité, & de quelques Raisonnemens de LUCRECE, il s'imagine qu'il plane cent lieues audessus des Filosofes qui ont la simplicité de croire qu'il y a un DIEU d'une autre espece qu'eux. LE COMTE, qui connoît depuis longtems cette DAME & cet ABBÉ, les sait si bien par cœur, qu'il nous dit un jour tout ce que l'un & l'autre diroient, & la maniere dont ils le diroient, sur certaines Questions qu'il proposeroit. Cela ne manqua pas d'arriver. Ce fut une Scene qui nous divertit beaucoup. LA DAME & L'ABBÉ prirent nos ris pour des applaudissemens : ce qui augmentoit encore le plaisir que nous avions à rire.

Pour LA NIECE, c'est une jeune Fille, qui ne sait pas trop encore que

repondre. Sa tante, ſelon la coûtume des vieilles Coquettes, ſe monte avec elle ſur le ton cenſeur. Le Comte trouve jolie cette niece : par cette raiſon, il lui croit de l'Eſprit, & prétend qu'elle profitera mieux des Exemples que des Diſcours de la tante.

Je ne ſai pas, Monsieur, ſi cette Compagnie eſt partie contente; mais, je ſai bien que perſonne de nous ne les a vûs partir avec regret. Vous en voyez la raiſon. Ni les uns, ni les autres, ne ſavent garder une certaine décence d'état & de condition, hors de laquelle il eſt impoſſible de plaire. Il me ſemble que l'idée de la perſonne qui parle ſe joint toujours dans l'eſprit de ceux qui l'écoutent avec les idées de ce qu'elle dit; & que, quand les diſcours ne s'accordent pas avec le caractere ou la condition, il en reſulte une diſſonance toujours deſavantageuſe à celui qui ne ſait pas unir ce qui convient. C'étoit là, Mon-

SIEUR, le ſujet de nos Réfléxions, lorſque LA MARQUISE, prenant la parole pour revenir à ſa Filoſofie, l'envie, dit-elle, que j'avois de continuer nos Entretiens Filoſofiques est la principale cauſe qui m'a fait trouver longs les dix jours que le Conſeiller a paſſez ici. Vous m'avez rendu un mauvais ſervice, MON CHER C... pourſuivit-elle : vous m'avez donné du goût pour la Raiſon : je prévois que c'eſt m'avoir mis dans un état où je ſerai ſouvent expoſée à l'ennui. Je vous en avois averti, MADAME, dit LE COMTE. Pourquoi avez-vous écouté M. *de* C...? J'ai tort, repondit LA MARQUISE ; mais, la faute en eſt faite : &, puiſque j'ai le malheur d'avoir pris un goût ſi hors de ſaiſon, que puis-je, ſi non de tâcher à le ſatisfaire? Quoiqu'il en ſoit, cela eſt mieux encore que d'en avoir pris pour un Cavalier. Non, vraiment, non, s'écria LE COMTE, L'un peut faire honneur à votre cœur, & à

vos

vos charmes ; & l'autre ne peut que vous perdre de reputation. En effet, poursuivit LE CHEVALIER, on vous annonceroit comme une Filosofe, & vous paroîtriez d'une espece si singuliere, qu'on vous montreroit par tout au doit. Si cela est, reprit LA MARQUISE, je cultiverai ma Raison avec tant de secret, que personne n'en saura rien. Mes Recherches, mes Lectures, mes Conversations avec M. *de* C..., seront si cachées, que ce sera une véritable Intrigue Filosofique. Tout se découvre, dit LA COMTESSE. Eh bien! ajouta MADEMOISELLE *de* T...., si ce malheur arrive, il faudra que MADAME fasse deux ou trois folies éclatantes pour M. *de* C... : elle aura bientôt ainsi rétabli sa reputation, & reparé le scandale. Par exemple, dit LA MARQUISE, la premiere fois qu'il sortira de Paris, je me déguiserai en Homme, & le suivrai en chaise de poste : j'irai au Bal de l'Opera

faire cent Reproches à quelqu'un que je prendrai pour lui : je paroîtrai si jalouse de quelque Femme de sa connoissance, que j'insulterai cette Femme en compagnie, ou au tour du Bassin des Tuilleries : je pourrai même l'appeller en Duël ; &, si elle l'accepte, je vous assûre que je m'en tirerai mieux que ne firent MADAME *de* N..., ni MADAME *de* P.... He! s'écria M. *de* C..., si cela pouvoit arriver, que je serois heureux! Il n'y a point de Femme à Paris, qui ne voulût m'avoir sur son compte. Quel homme à bonne fortune! Je ferois faire alors comme JOCONDE un Livre blanc. Mais, en attendant ces belles Expeditions, reprit LA MARQUISE, allez, je vous prie, MON CHER C..., querir le Papier que vous m'avez promis. Je puis vous assûrer, qu'en faisant réfléxion sur l'inutilité de tant de jours passez sans filosofer, je me suis plusieurs fois écriée,

O mia fuggita etate!
Quanti di
Ho consumati indarno,
Che si poteano impiegar in quest'uso,
Il qual più replicato, e più soave (1)*!*

Vous voyez, dit LE COMTE, en s'adressant à M. *de* C.... Voilà MADAME, qui fait servir à la Gloire de la Filosofie ce qui ne se doit dire qu'en faveur de l'Amour. Elle se plaint des jours qu'elle passe sans filosofer, & ne donne pas le moindre regret à l'inutilité de ses nuits:

O mia fuggita etate!
Quante vedove notti (2)*!*

MADAME soutiendra la Querelle que vous me faites, répondit M. *de* C...: je vais où elle m'ordonne. Il fût querir un petit Ecrit, qui à pour Titre MOYENS *de se conserver dans un état propre à la Recherche &* *à*

(1) Aminte *du* TASSE, *Act.* I, *Sc.* I.
(2) Ibid.

à la Découverte de la Vérité. Quoique je sâche, dit LA MARQUISE, que cet état consiste dans le doute de tout ce qui n'est pas évident, & dans l'amour sincere & infléxible du Vrai, j'ai cependant cru que je ne ferois pas mal de me munir de quelques Réfléxions qui me facilitassent le moyen de me soutenir dans cet état. Voilà pourquoi j'ai prié M. *de* C... de faire le petit Ecrit que nous allons lire. C'est donc pour cela, dit LE COMTE, qu'il a été si souvent s'enfermer dans sa chambre. Je me doutois bien qu'il y avoit quelque chose sur le métier. Vous voulez sans doute, MADAME, continua-t-il, que nous assistions à la lecture qu'on en va faire. Oui, certainement, dit LA MARQUISE. M. *de* C ..., ajouta LA COMTESSE, vous à rendu une fort aimable personne : quand on ne parlera pas de Filosofie, vous vous ennuirez ; & vous aimerez si fort à en parler, que vous ennuirez les autres. Les deux

DA-

DAMES se firent là-dessus une petite Guerre, qui se termina par les Conditions suivantes: I, Qu'on finiroit toute Lecture & tout Discours Filosofique dès que la pendule marqueroit la demie : II, Qu'il y auroit ensuite deux Reprises d'Hombre : III, Qu'on iroit après se promener jusques à la Garene ; mais, pas plus loin : IV, Que si l'intervalle qu'il y auroit entre le retour de la Promenade & le Souper étoit un peu grand, MADEMOISELLE *de* T... & M. *de* C... chanteroient une Cantate qui seroit suivie de quelques Bergeries, & enfin de la *Voluptueuse* de MARAIS. V, On stipula aussi en faveur du COMTE, qu'on tiendroit table long-tems, qu'on y feroit souvent briller, dans la fougere, la mousse petillante du Champagne, & que LA MARQUISE, pour sa part, en boiroit au moins une Bouteille. Toutes ces Conditions ont été fidellement executées.

Je vous enverai, l'ordinaire prochain, le petit *Ecrit* de M. *de* C... Je me suis offert à le mettre au net, pour obtenir la permission d'en avoir une Copie.

CINQUIEME LETTRE.

J'Ay dit à M. *de* C...., que je vous envoyois l'Ecrit que voici. Il m'a répondu, qu'il seroit à souhaiter qu'il vint de vous MONSIEUR, puisque s'il renferme quelque chose de bon, ce n'est rien que vous ne sachiés parfaitement, & que vous n'eussiés mieux expliqué. Mille tendres Amitiés de sa part & de la mienne,

rie, jointes aux assurances de mes o-béissances très humbles, font le vrai sujet de cette Lettre.

DES MOYENS

DE SE CONSERVER DANS UN ÉTAT PROPRE A LA RECHERCHE ET A LA DÉCOUVERTE DE LA VÉRITÉ.

I.

DE LA VOLONTÉ.

Nous pouvons nous donner tout ce qui dépend de nous : pour y parvenir, nous n'avons besoin que de vouloir.

Mais, l'acquisition des choses que nous voulons avoir se fait plus ou moins vite, selon que nous les voulons plus ou moins ardemment. Il *faut* donc *vouloir*, *&* *bien vouloir*; puisque notre Volonté n'est efficace

qu'à

qu'à mesure que nous voulons, & que c'est par elle principalement que nous triomphons des obstacles. Or cette Volonté si puissante, que celle d'un seul homme trouve, non seulement les moyens d'applanir les Montagnes, de traverser l'immensité des Mers, de changer le cours des Fleuves, d'élever des Masses énormes dans les airs, de mesurer la distance prodigieuse des Astres, de décrire exactement leurs cours; mais encore, & c'est ce qui paroîtroit incroyable, de s'assujettir vingt millions d'Hommes, jusques à les faire servir de jouët à ses caprices, au dépens de leur Bonheur, & même de leur Vie: cette Volonté, dis-je, qui fait tant de Prodiges, n'est pas à elle même la cause de ses déterminations. Il lui faut des motifs pour agir: ce sont ses vûes qui font sa force ou sa foiblesse.

Ainsi, le dégré de Volonté dépend de la maniere dont nous voyons les choses, & du plaisir ou de l'utilité dont

dont nous croyons jouïr par leur possession. Or, de même qu'on nomme la Géographie, & la Chronologie, *les Yeux de l'Histoire*, de même, pourroit-on nommer l'Entendement, & l'Imagination, les Yeux de la Volonté. C'est par eux qu'elle voit, & c'est sur ce qu'ils lui représentent qu'elle se détermine. Mais, si la Géographie est pleine d'Incertitude, lors que le Géographe n'a pas éxaminé avec soin les Lieux qu'il décrit; & que la Chronologie, du moins jusques à THUCYDIDE; n'est que fables & mensonges: ainsi, lors que notre Entendement n'est plein que d'idées confuses, & que notre Imagination ne nous présente que des images fausses, au lieu de la réalité du Vrai, notre Volonté séduite devient la victime de l'Erreur. Elle court après de faux Biens, au lieu de s'attacher au véritable. Elle nous précipite ainsi dans des malheurs réels.

Ce n'est donc pas assez, pour connoître la Vérité, que de vouloir la con-

connoître : il faut le vouloir ardemment ; &, pour y réüssir, il y a deux choses à faire :

L'une, *d'examiner les Avantages qui nous en reviennent* ;

L'autre, *d'éclairer notre Entendement, de regler notre Imagination.*

Ces deux choses sont si liées, que l'une ne peut aller sans l'autre ; & même, que celle que j'ai nommée la premiere ne peut être qu'elle ne soit précedée de celle que j'ai nommée la seconde. Mais, je ne considere pas à present ces choses en elles mêmes : j'en parle seulement par raport au premier état où se trouve une personne, qui voudroit bien s'appliquer à la Recherche de la Vérité, & qui n'a pas encore toutes les dispositions nécessaires pour l'entreprendre & s'y soutenir.

Presque tous les hommes croyent qu'ils ne sont malheureux, que parce que leurs desirs ne sont pas satisfaits : ils ne voyent pas que la principale cause de ce malheur vient

de ne pas ſavoir borner leurs deſirs. Mais, il y a encore une autre choſe néceſſaire au Bonheur de l'Homme, & ſans laquelle celui qui ſatisferoit tous ſes deſirs ſeroit cependant malheureux; c'eſt qu'il *faut être bien avec ſoy-même*, c'eſt-à-dire, *Être ce que nous devons être*. Hors de là, nous ne ſommes point dans notre ſituation naturelle, nous ne ſommes point à notre aiſe. Et de ce derangement nait l'inquietude de l'Eſprit, le trouble de l'Ame, l'agitation perpetuelle où ſont preſque tous les Hommes. C'eſt de là d'où viennent tant de veux ſucceſſifs, dont l'accompliſſement ne nous ſatisfait pourtant point, ni ne calme notre inquietude.

Pour être ce que nous devons être, il faut nous connoitre; &, pour regler nos deſirs, il faut ſavoir la valeur des choſes qui en ſont l'objet, le bien qui reſulte de leur poſſeſſion, & les inconveniens qui les accompagnent. Si notre Bonheur depend de là, comme il n'y a pas lieu d'en

douter, il eſt viſible que le dégré de notre Bonheur dépend de la meſure de nos connoiſſances.

II.

De la Pratique.

Regarder *la connoiſſance de la Vérité comme la ſource de notre Bonheur* eſt donc un moyen pour nous ſoutenir dans le deſir de la connoitre. Mais, pour donner plus de force à cette vûë, il faut prendre & ſuivre la ferme reſolution d'*agir toujours conformement à ce que l'on reconnoit être raiſonnable.* Car, ſi la vie de tant de Filoſofes eſt une preuve qu'il y a de grands plaiſirs attachez à la ſimple connoiſſance des véritez ſpéculatives, la conduite de tant de Héros, & de tant de Saints, eſt une preuve qu'il y a des plaiſirs infinimens plus grands attachez à la Pratique de ce qui eſt raiſonnable, ou même de ce que l'on croit raiſonnable. En effet, ſi le plaiſir eſt le ſeul attrait

trait qui fasse agir l'Homme, il ne faut pas douter que l'Homme d'Etude, qui s'ensevelit dans son Cabinet, pour s'y appliquer à de simples Spéculations ne trouve beaucoup de plaisir à le faire; & qu'un Héros, ou qu'un Saint, qui s'expose à toutes sortes de peines, de dangers, à la mort, au martyre, ne se prive ainsi de tous les autres plaisirs de la vie que par l'attrait d'un plaisir plus puissant. J'ai dit, à la Pratique de ce *qui est raisonnable*, ou même de ce *que l'on croit raisonnable*; parce que la disposition de vouloir pratiquer ce qui est raisonnable étant, pour ainsi dire, la pierre fondamentale de notre Bonheur, le premier point que la Raison exige de nous, l'on se trouve déjà heureux d'être dans cette situation; de sorteque l'hommage que nous rendons à la Vérité, lors même que nous nous trompons de cette maniere, aporte avec soi un contentement qui est une récompense. Ainsi, bien qu'il soit vrai, qu'une Condui-

te, qui ne ſera pas reglée ſur les principes de la Vérité, ne puiſſe pas procurer un Bonheur auſſi ſolide qui ſi elle y étoit reglée, il eſt vrai cependant que la croyance qu'on a qu'elle y eſt reglée cauſe un grand contentement à celui qui le croit. Dans la croyance où il eſt qu'il fait bien, il ſe rend à lui même temoignage *qu'il uſe comme il doit de ſa Raiſon*, il ſe ſatisfait dans la pourſuite des choſes qu'il deſire, & s'exempte d'un des plus grands maux de la vie, qui ſont les remords. Ceci me paroit une preuve indubitable, que le principal Bonheur de l'Homme conſiſte *à faire un bon uſage de ſa Raiſon.* Comme en effet c'eſt de là que nait LA VERTU, qui n'eſt rien, ſelon DES CARTES (1), que *la Fermeté à executer conſtament tout ce que la Raiſon nous conſeille, ſans que nos Paſſions ou nos Appetits puiſſent nous en détourner:* ſur quoi ce Filoſofe fait cette Reflexion.

„ Néan-

(1) Lettre IV. Tom. I.

„ Néanmoins, pour ce que notre
„ vertu, lors qu'elle n'eſt pas aſſez
„ éclairée par l'entendement, peut
„ être fauſſe, c'eſt-à-dire, que la
„ reſolution & la volonté de bien
„ faire nous peut porter à des cho-
„ ſes mauvaiſes quand nous les cro-
„ yons bonnes, le contentement qui
„ en revient n'eſt pas ſolide; &
„ pour ce qu'on opoſe ordinaire-
„ ment cette vertu aux plaiſirs,
„ aux apetits, & aux paſſions, el-
„ le eſt tres difficile à mettre en pra-
„ tique. Au lieu que le droit uſage
„ de la Raiſon, donnant une vraye
„ connoiſſance du bien, empeche
„ que la vertu ne ſoit fauſſe: &
„ même, l'accordant avec les plaiſirs
„ licites, il en rend l'uſage ſi aiſé;
„ & nous faiſant connoître la con-
„ dition de notre nature, il borne
„ tellement nos deſirs, qu'il faut
„ avoüer, que la plus grande féli-
„ cité de l'Homme depend de ce
„ droit uſage de la Raiſon, & par
„ conſequent que l'étude qui ſert a

 „ l'ac-

clairez, si, nous n'avons que des idées confuses, incertaines; puis que la lumiere ne vient pas d'avoir la Mémoire chargée de plusieurs choses douteuses, mais d'avoir l'Esprit muni de connoissances evidentes.

Or, si l'on veut parvenir à ce point, de pouvoir ainsi suspendre son Jugement, il ne faut pas étudier, pour vouloir paroitre habile; mais pour s'éclairer & se rendre meilleur. Car, la Vanité est fort opposée à l'amour de la Vérité. Celle-ci est scrupuleuse, elle est lente, parce qu'elle cherche à s'instruire, & qu'elle craint l'Erreur: l'autre est hardie, elle est impatiente, parce qu'elle ne cherche qu'à paroitre & à imposer.

I V.

Se hater lentement.

Une autre Précaution nécessaire dans

dans la Recherche de la Vérité, c'eſt de ſuivre ce Precepte d'une Deviſe d'AUGUSTE, *Hatez-vous lentement.* Il faut travailler ſans ceſſe; mais, il ne faut point travailler avec précipitation.

On doit voir, revoir, éxaminer, conſidérer, une choſe par toutes ſes faces, & ne juger qu'après qu'on a une idée claire de la choſe dont il s'agit. Autrement, on court riſque de faire des Raiſonnemens, qui éloigneront d'autant plus de la Vérité, qu'ils ſeront plus parfaitement conſéquens. Que ſur une idée peu éxacte je commence un Raiſonnement moral: plus je tirerai de Conſequences, plus je m'expoſerai à en tirer de pernicieuſes. Que dans le commencement d'un Calcul, je me trompe ſeulement de la ſoixantieme partie d'une minute, je tomberai à la fin dans une Erreur conſiderable. Que j'admette comme vrai un Principe qui ne le ſoit pas, plus je le

ſuivrai, plus je me plongerai dans l'Erreur : de même qu'un Homme, qui ſe trompe de chemin, s'éloigne d'autant plus de l'endroit où il doit aller, qu'il avance avec plus de confiance dans la route qu'il a priſe.

V.

De l'Habitude.

Mais, s'il ne faut pas agir avec Précipitation, il faut agir avec Perſévérance. C'eſt ce qu'exprime la Deviſe d'Auguste par ces mots, *Hatez-vous*. On avance beaucoup, quand on travaille aſſidument. Et celui qui acheve ce qu'il entreprend, quelque lent qu'il ſoit dans ſon travail, trouve à la fin qu'il a beaucoup plus profité que celui qui a entrepris pluſieurs choſes qu'il n'a pas perfectionées.

D'ailleurs, par l'Aſſiduité au travail, on contracte l'Habitude qui por-

porte à le rechercher & à s'y plaire, & l'on se confirme par là dans l'execution des choses que l'on a jugées raisonnables. Car, si l'on éxamine ce que c'est que l'Habitude, on verra qu'il n'y a rien de si contraire à la Perfection & au Bonheur de l'Homme, que d'en avoir contracté de mauvaises : comme il n'y a rien qui puisse plus contribuer à le rendre parfait & heureux, que d'en acquérir d'excellentes.

L'HABITUDE est *une Disposition ou naturelle ou acquise fortifiée par des Actes réïtérez*. Et cette Disposition ainsi fortifiée s'étend de sorte, qu'elle s'empare, dans nos sens, de tout le méchanique qui lui est propre ; & qu'elle influe considérablement sur le reste, par les liaisons qu'il y a entre toutes les parties dont nous sommes composez : d'où vient qu'on l'a nommée *une seconde Nature*, qu'on auroit pu dire, je croi, *plus forte que la premiere*. Faisant en

en effet ſur nous ce que font les greſes ſur les troncs où on les ente, elles changent la nature de l'Arbre, elles lui font porter des Fruits tout differens de ceux qu'il auroit naturellement portez.

St. Paul a dit (1), *Je ne fais pas le bien que je veux, & je fais le mal que je hais..... Lorſque je conſidere interieurement la Loy de* DIEU, *je m'y plais; mais, je vois dans mes membres une autre Loy qui s'oppoſe à la Loy de l'Eſprit, m'aſſujetiſſant à cette Loy de péché qui eſt dans mes membres.* OVIDE fait la même Plainte. *Je vois* dit-il (2), *ce qui eſt bon, je l'approuve, & je ſuis ce qui eſt mal.* Il me ſemble que ce deſordre ne doit être mis que ſur le compte de l'Habitude, du mauvais uſage que nous avons fait de notre Raiſon, & du peu de courage que nous avons à bien em-

(1) *Epitre aux Rom. Chap. VII.*
(2) *Video meliora proboque,*
Deteriora Sequor. Metam. Liv. VII.

employer nos forces, pour nous mettre dans l'état ou nous dévrions être.

L'Auteur de la Nature a établi que ce qui se passoit dans le Corps se fît sentir à l'Ame, & lui causât des sentimens de douleur ou de plaisir, des repugnances ou des desirs. Ce qui se passe dans le Corps n'est qu'un mouvement causé par les esprits qui sont les particules les plus deliées du sang ou des humeurs dont le Corps est rempli; ou bien, c'est une cessation de ces esprits, ce qui cause souvent une inanition très douloureuse à l'Ame. Certaines parties de notre Corps mues, ou dénuées d'esprits, nous portent donc à faire certaines choses, ou à nous en éloigner. Pour mouvoir ces parties, il faut donc que les esprits s'y portent: &, pour cet effet, qu'ils se forment un passage, où ils coulent avec plus de peine, ou plus de facilité, selon que ce passage est plus ou moins frayé. De sorte qu'un acte de la Volon-

té peut bien faire que les esprits se portent vers tel ou tel endroit, mais qu'il faut cependant que ces esprits & ces endroits soient disposez de maniere que les uns puissent s'y porter & les autres les recevoir. Si les esprits ne sont pas assez abondans, assez vifs, pour se frayer un passage, ou que les endroits ne soient pas dans l'état qu'ils doivent être, la Volonté n'est pas obéïe. Si les esprits ne s'y sont pas souvent portez, elle est obéïe lentement. Et s'ils s'y sont souvent portez, la Volonté est quelquefois obéïe avec tant de promptitude, qu'on diroit même qu'ils préviennent ses ordres.

C'est ce qu'on voit arriver aux personnes qui apprennent à jouër des Instrumens. Les doits se portent d'abord avec peine à faire les accords qu'on souhaite; ils ne peuvent suivre aucune mesure. A force de les exercer, ils deviennent flexibles: on entend déjà ce qu'ils jouent; & enfin, ils parviennent à un si grand dé-

dégré de fléxibilité, de force, & d'agilité, qu'il faut une nouvelle attention pour les empêcher d'aller trop vite. Il arrive même quelque chose de plus surprenant, & qui pourroit servir à expliquer comment, supposé que les Bêtes n'eussent aucune connoissance, on pourroit cependant les dresser à faire des choses très difficiles. Un Homme, qui ne sait point de Musique, & qui n'a appris à jouër quelques Pieces de Luth, par exemple, que par tablature, s'il veut les jouër par cœur, & penser aux accords qu'il doit faire, il se brouillera, & ne les retrouvera que lors qu'en n'y pensant point, il laissera, pour ainsi dire, ses doits agir deux mêmes.

Les sentimens de l'Ame sont plus ou moins vifs, selon que les passages, par lesquels les esprits se portent, sont plus ou moins lisses; parce qu'y coulant avec plus de facilité, l'impression est moins forte. Mais, cette facilité les y faisant couler,

ler (bien que doucement) avec plus de ſuite, & peut être plus d'abondance, il arrive, que quoi que le plaiſir que ces mouvemens excitent ſoit moins vif, ces ſentimens ne ſont pas moins importuns ; de ſorte, qu'alors, on ne ſe ſent pas tant attiré à les ſatisfaire par le plaiſir qu'on reçoit en les ſatisfaiſant, que par l'inquietude qu'ils cauſent en ne les ſatisfaiſant pas. C'eſt ce qui ſe voit tous les jours dans les perſonnes qui prennent beaucoup de Tabac, ſoit en fumée, ſoit en poudre. Elles voudroient bien s'en paſſer : cependant, elles ne peuvent y réüſſir. Et, quand on leur demande quel plaiſir elles y trouvent, elles repondent, qu'elles n'ont pas de plaiſir à prendre du Tabac ; mais, qu'elles ſe ſentent inquietes, quand elles n'en prenent pas.

Nous avons dit que les ſentimens de l'Ame ſont plus ou moins vifs, ſelon que l'impreſſion des eſprits eſt plus ou moins forte. Cette impreſſion eſt quelquefois ſi foible, que le

le desir qu'elle excite n'est presque rien, & ne produira pas le moindre acte subsequent.

Quelquefois aussi cette impression est si forte, qu'aulieu de causer du plaisir, elle cause de la douleur, elle déchire au lieu de chatouiller: de là suivent des repugnances qui éloignent pour un tems, & quelquefois pour toujours, des choses que l'on a le plus aimées.

Quelquefois il arrive aussi, que nos esprits sont agitez d'une maniere si vive, qu'ils en sont dissipez; ce qui produit le desir ou la répugnance selon la nature des choses qui ont causé cette dissipation. Quand les choses sont capables de rétablir l'épuisement qu'elles ont causé, on se sent un desir de les reprendre. Quand elles sont capables de l'augmenter, on se sent pour elles de la répugnance, & on ne les desire point, que les forces ne soient revenues. C'est ainsi que ceux qui boivent des liqueurs fortes s'y accoutument de

maniere, qu'ils ne peuvent presque pas s'en passer, & qu'ils n'en trouvent plus d'assez fortes pour eux. Comme ces liqueurs excitent une grande fermentation dans le sang, elles mettent les esprits si fort en mouvement, qu'ils se dissipent. Tandis que ces esprits sont en mouvement, on se sent de la force, & même de la joie. Le contraire arrive par leur dissipation; & l'épuisement où l'on tombe fait qu'on a recours à de nouveaux fermens. On cherche sa médecine dans les liqueurs mêmes qui causent le mal.

Mais, lorsque par un travail immoderé on a épuisé ses esprits, & par consequent affoibli le Corps, alors le Corps même se refuse au travail que nous voulons de lui. Il faut attendre que les forces reviennent; ou l'on court risque de tomber dans un épuisement presque irreparable.

Mais, si par la relation que DIEU a ordonnée entre l'Ame & le Corps, le dernier fait necessairement éprouver des sentimens à l'Ame, celle-

ci a de ſon côté le pouvoir d'agir auſſi ſur le Corps. Elle y cauſe des mouvemens, ſuſpend ceux qui y ſont excitez, ſi non tous, du moins la plus grande partie, & diminue l'impreſſion de ceux qu'elle ne peut point arrêter. Mais de plus, l'Ame peut encore exciter en elle independemment du Corps des ſentimens, tels par exemple que l'Amour, la Haine, l'Admiration, la Joie, la Triſteſſe, la Colere, en un mot des Deſirs, & des Averſions, ſelon qu'elle reflechit, & qu'elle juge. L'on peut même dire, qu'elle a beaucoup plus de cette ſorte de ſentimens, qu'elle n'en a de ceux qui lui ſont occaſionez par le Corps; & que ceux-ci ſeroient peu conſiderables, ſi l'Ame n'en augmentoit pas la force, par la maniere dont elle s'y prête, & par le ſoin qu'elle a de les aider des ſecours de l'imagination.

Que l'Ame ſoit remplie de Triſteſſe, d'abord vous verrez les yeux ternes, abbatus, le viſge ſe couvrir

de paleur, les jambes deviennent foibles, le Corps tombe dans l'abbatement, on se sent le cœur pressé, & l'estomac refuse de se charger de nourriture, ou s'en charge excessivement. Que l'Ame soit au contraire touchée de quelque Desir violent, on sent aussitôt, dans le Corps le plus foible, une ardeur qu'on n'auroit pas cru y trouver. Tous les esprits se mettent en mouvement, & portent le Corps aux Actions qui peuvent favoriser les Desirs de l'Ame.

Si l'Ame s'est fortifiée dans les Reflexions qu'elle doit faire sur les funestes effets de la Colere, la bile aura beau être excitée, les esprits auront beau se porter avec rapidité dans les nerfs dont l'ébranlement fait éprouver à l'Ame cette Passion, l'Ame soutiendra courageusement leurs efforts, elle les repoussera, obligera ces Esprits séditieux à refluer vers les lieux d'où ils sont partis pour l'at-

l'attaquer. S'ils reviennent à la charge, ils ſeront encore repouſſez, & même avec plus de facilité que la premiere fois; de ſorte que l'Ame reſtera triomfante, & appaiſera ſes ſens revoltez. Mais, il faut qu'elle ne perde point de vue le danger qu'elle court en manquant de courage.

Voulons-nous une preuve que l'Ame peut exciter en elle, indépendemment des ſens, les ſentimens les plus vifs. Qu'elle conſidere la connoiſſance de la Vérité comme une choſe qui lui eſt convenable, elle deſirera d'abord de l'acquerir. Qu'elle ſe convainque enſuite par de fortes Reflexions, que c'eſt de là que dépend toute la réalité de ſon Bonheur, ce deſir ſe fortifira en elle; &, plus elle ſentira que cette connoiſſance la rend éclaireé, parfaite, heureuſe, plus ſon amour pour la Vérité augmentera: &, comme cette connoiſſance peut-être infinie, les deſirs de l'Ame ne ſeront

jamais épuisez. Elle appercevera dans cet infini un enchainement simple de toutes les Véritez éternelles & possibles : cette vue la saisira d'admiration, & lui inspirera des sentimens d'amour, de respect, d'adoration sincere, pour l'Etre supreme Auteur de toutes choses. L'Ame sentira qu'elle est capable de contempler toutes ces Véritez. Ce sentiment lui causera de la joie. Cette admiration & cette joie augmenteront & enflameront encore son Amour. De sorte que le desir de connoître la Vérité acquerera une force que rien ne pourra surmonter ; d'autant plus que l'Ame, comparant cet infini qui devient son objet, avec le plaisir des sens, qui est si borné, ce plaisir ne lui paroîtra plus que comme un ombre, un point. Ainsi, connoissant au juste le bien que les sens procurent, l'Ame en jouira sans s'y asservir ; il ne sera point son but : par consequent, le défaut ou la perte de ce

bien ne causera point son malheur. Elle en jouïra seulement, quand l'occasion ou la necessité le demanderont.

On dira peut-être que la conduite de tant de personnes qui s'attachent à l'Etude, est une preuve que ce desir de connoitre la Vérité n'acquiert point la force, ni ne produit point les effets, dont nous parlons. A cela ne peut-on pas repondre, qu'il y a beaucoup de personnes, qui s'attachent à l'Etude; mais, qu'il y en a peu qui s'attachent à la connoissance de la Vérité. *Etudier*, chez la plus part des gens, c'est se renfermer dans un Cabinet avec des Livres, les lire, les transcrire ou même les parcourir, se charger d'une multitude d'idées, & s'estimer d'autant plus capable, qu'on à la Mémoire plus remplie de Faits ou d'Opinions différentes. Mais, *s'appliquer à connoitre la Vérité*, c'est se renfermer en soi-même, médi-

ter, comparer ses idées, les examiner; chercher la clarté, l'évidence; ne croire ce qu'on lit, que lorsqu'il est prouvé; & compter pour rien, ou pour peu de chose, ce qu'on appelle improprement *connoissances*: puisque *connoitre* c'est *voir*, & qu'on ne voit bien que ce qu'on examine à la lumiere de l'Evidence.

Mais, si ceux qui s'attachent sincerement à la Vérité n'acquierent pas d'abord cette force que doit inspirer le desir de la connoitre, c'est qu'ils sont hommes; qu'ils ont des sens, difficiles à ranger dans le devoir, qui causent de continuelles distractions à l'Ame, & desquels on ne peut s'assûrer, qu'en les accoutumant avec grand soin à l'obéissance.

LES DISPOSITIONS *naturelles* qui sont en nous sont les effets de notre tempérament, & de la conformation de nos organes: elles sont la source des passions que l'Ame éprouve, & qui sont souvent exci-

tées

tées par des mouvemens involontaires.

Les Dispositions *acquises* sont les effets des impressions que certains objets, certaines circonstances, ont faites sur nous presqu'independamment de notre Volonté; ou, ce sont des Dispositions que la Volonté à fait naitre, séduite par nos passions, par l'imitation, l'usage, les discours.

La Réïtération des mouvemens qui se passent dans notre Corps, ou des pensées auxquelles notre Ame s'applique, fortifie les Dispositions naturelles, & forment les autres. Car, il n'y a peut-être point de mouvement en notre Corps, qui ne puissent occasioner à l'Ame quelque pensée, comme il n'y à peut-être point de pensées en notre Ame, qui ne puissent exciter quelques mouvemens dans le Corps. Ainsi, lorsque les mêmes mouvemens s'excitent, les mêmes pensées reviennent aussi; &, réciproquement, lorsque les mêmes pensées reviennent,

les mêmes mouvemens s'excitent.

Quand ces Dispositions nous portent au bien, que celui en qui elles se trouvent est heureux! Il n'a point d'obstacles à combattre, pour aller à la perfection. Ce seroit pour lui un état violent, que d'être détourné de ses devoirs. Mais, combien y a-t-il d'Hommes, où plûtôt, y en a-t-il, qui soient assez heureux, pour être dans ces favorables Dispositions? Quel empire nos passions n'acquierent-elles pas sur nous, par la condescendence que nous avons pour elles? Que ne peuvent pas nos Erreurs, & nos Préjugés, fortifiés par l'Education, & les Exemples? Erreurs & Préjugés d'autant plus dangereux, que les uns & les autres se présentent toujours à nous sous les apparences de la Vérité, & du Bonheur: de sorte qu'accoutumez à les voir ainsi, nous les prenons en effet pour ce qu'ils ne sont qu'en apparence.

Mais,

Mais, cet état de malheur n'eſt un état de deſeſpoir, que pour les lâches. Nous avons en nous le principe de notre guériſon. Puiſque l'Ame a le pouvoir de réprimer les ſens, & d'exciter en elle des Deſirs & des Averſions, donnons à notre Volonté un degré de force ſuperieur aux mauvaiſes Diſpoſitions que nous avons contractées: animons-nous à en acquerir de bonnes. On le peut, en conſiderant ſérieuſement les Deſordres où jette l'Erreur, le Bien ſolide qui revient de la connoiſſance de la Vérité & de la pratique de la Vertu. Examinons avec attention nos mauvaiſes Habitudes. Voyons ce qui les a fait naitre, & ce qui les a fortifiées, ce qui peut les détruire. Employons avec prudence tout l'oppoſé des choſes qui forment ou qui entretiennent ces mauvaiſes Diſpoſitions, & ſervons nous de tous les moyens propres à nous rendre tels que la raiſon ne nous faſſe aucun reproche. Joignons la temperan-

rance au travail, pour conſerver & augmenter les bonnes Diſpoſitions qui ſeront en nous. Privons-nous des alimens qui pourroient entretenir les mauvaiſes. Fuions les Perſonnes, les Lieux, les Lectures, les Converſations, qui les fortifient. Si nous ne parvenons pas tout d'un coup au point que nous ſouhaitons, du moins ferons-nous tous les jours quelque progrès vers le Bien, & acquererons-nous de nouvelles forces. Car, ſi l'Auteur de la Nature, comme le remarque un habile Profeſſeur de Lauſanne (1), a établi que le Mal, par une juſte punition, devint toujours plus difficile à corriger à meſure qu'on s'y livre davantage, il a auſſi établi, que, par une juſte recompenſe, le Bien devint plus facile à meſure qu'on le pratique.

Enfin, ſongeons qu'il y a des Habi-

(1) M. *de* CROUSAZ, Logique, Tom. I, pag. 173.

bitudes, qui nous ont couté beaucoup de peine à acquerir, qu'il doit nous en couter beaucoup à les détruire; que le plaisir que nous gouterons dans les commencemens ne nous paroitra pas proportionné aux efforts qu'il faudra faire, aux ennuis, aux dégouts, qu'il faudra essuier. Mais, songeons qu'il y a autant de lacheté que d'imprudence à rester dans l'indolence, & dans la tranquilité, lorsqu'il ne fait pas sûr d'y être. Songeons, qu'il y a tant de bassesse à reconoitre en soi quelqu'imperfection, & à ne pas travailler à la corriger, que nous nous considerions avec mépris lorsque nous negligerons de nous rendre meilleurs.

Nous sommes assez vains pour ne vouloir pas penser qu'un autre vaut mieux que nous: c'est beaucoup même, si nous ne croyons pas que nous valons mieux que les autres. Cependant, rendons nous justice. En quoi vaudrons-nous mieux, si

si nous ne sommes plus éclairez, plus vertueux, plus aimables? Prétendrons-nous que les hommes respectent notre ignorance, nos vices, nos humeurs, parce que nous nous complaisons dans nos humeurs, dans nos vices, dans notre ignorance? L'Amour de soi-même, bien entendu, est la voix qui nous appelle à la perfection; mais, cet Amour ne nous porte pas à nous aimer tels que nous sommes, à moins que nous ne soyons tels que nous devons être. Il nous porte, au contraire au mépris de nous mêmes, lorsque nous ne sommes pas ce que la Raison veut que nous soyons. Nous aimer autrement, ce n'est pas nous aimer: c'est nous trahir, c'est nous perdre, c'est nous livrer à cet Amour dereglé qu'on appelle l'Amour-propre, & dont on a dit,

L'Amour propre est, helas! le plus sot des Amours!

A

A quoi l'on ajoute fort bien,

Cependant, des Erreurs il eſt la plus commune :
Quelque puiſſant qu'on ſoit en Richeſſe, en Crédit,
Nul n'eſt content de ſa Fortune,
Ni mécontent de ſon Eſprit (1).

Pour moi, lorſque je vois des gens danſer ſur une corde, avec plus de hardieſſe, de juſteſſe, de graces, que d'autres ne font ſur un plancher bien uni : Quand je vois ces mêmes gens plier leur Corps, ou l'élever en l'air, en cent façons differentes, avec une ſoupleſſe, une force, & une variété, qu'on auroit peine à imaginer: Quand je les vois voltiger ſur une corde ſuſpendue au haut d'un Tripot & fortement balancée, ſe coucher deſſus en travers ſans y être ſoutenus que par le milieu des reins, s'en laiſſer gliſſer la tête en bas,

(1) Poeſies *de Mad. des* HOULLIERES.

bas & s'y retenir par le talon malgré l'agitation violente où eſt cette corde, s'y raſſoir comme dans un fauteuil, & telles autres choſes:

Quand je vois, d'un autre côté, un homme qui ne ſait pas diſtinguer ſi ſon Corps eſt different de ſon Ame, & qui paroit ſi dépourvu de ſens & de jugement, qu'on diroit qu'il n'a pas la faculté de comparer les deux idées les plus ſimples; qui jouë cependant à merveille aux Echecs, à l'Hombre, au Trictrac, ou qui ſait ſe demêler de l'embarras d'un Commerce de pluſieurs millions & de differentes Marchandiſes, de la maniere la plus avantageuſe & la mieux reglée qui ſoit poſſible, de ſorte qu'un' Miniſtre d'Etat ou qu'un ſavant Aſtronome ne s'en tireroit pas ſi bien que lui: j'ai peine à croire qu'il y ait de difference conſiderable entre les hommes, ſi ce n'eſt qu'elle vienne de l'Education & de l'Habitude.

VI.

LETTRE VI.

DES IDÉES.

L'Habitude la plus nuisible à la Recherche de la Vérité est celle de se contenter d'Idées confuses, & de s'abandonner aux Idées accessoires en négligeant l'Idée principale. L'Esprit, n'étant point accoutumé à aller jusques à l'Évidence, ne sait comment faire pour y parvenir; il a de la peine à s'empêcher de juger: l'attention qu'il doit avoir, & l'effort qu'il doit faire, pour aller jusques où trouver de la Lumiére, lui coute. C'est ce qui rebute la plus part des Hommes d'une Recherche, qui leur paroit pénible, & qui l'est en effet au commencement; quoique beaucoup moins que les soins qu'on prend tous les jours, pour réüssir en diverses choses, qui ne lui sont nullement comparables, ni par les Plai-

 sirs

ſirs qu'elles cauſent, ni par les Biens qu'elles procurent.

On pouroit dire qu'il y a des Idées *de Choſes*, des Idées *de Mots*, des Idées *d'Education*, & des Idées *de Préjugé*.

LES IDÉES *de Préjugé* ſont celles que nous nous faiſons ſelon nos Opinions, nos Paſſions, nos Humeurs. Un Homme, qui croit que la perfection de la Vertu eſt de ſe priver de tous les Plaiſirs des Sens, regarde comme un piége toutes les Senſations agréables que la Bonté de DIEU a attachées à l'uſage des Objets qui nous environnent. Il les fuit, juſques à ſe faire Religieux de la Trape, au lieu de regarder les Plaiſirs qu'elles nous cauſent comme des Graces que DIEU a faites à la Condition de l'Homme, & qui nous ſont auſſi utiles qu'agréables, ſi nous ſavons en bien uſer. D'un autre côté, celui qui croit qu'il n'y a point de Plaiſirs que ceux des Sens, s'y livre avec ſi peu de ménagement, qu'il

qu'il en devient le malheureux Esclave. Il en abuse tant, qu'il se les rend insipides, ou qu'il se met en état de ne pouvoir plus en jouïr : de-sorte qu'il ne lui reste enfin que le Desespoir de les perdre, & l'Impuissance de les réparer. Un jeune Homme juge de l'Amour, & de l'usage qu'il doit faire des Richesses, d'une maniere bien différente de celle d'un Viellard, à qui, selon l'Expression de MALHERBE, *la Chaleur ne bout plus dans les Veines.*

Voilà ce que j'appelle *Idées de Préjugé*, qui font de l'Homme une Chimere pleine de Changemens & de Contradictions. C'est ce qui fait,

. . . . . . qu'il va du blanc au noir,
Qu'il condamne au matin les sentimens du soir;
Qu'importun à tout autre, à soi-même incommode,

Il change à tous momens d'esprit comme de mode ;
Qu'il tourne au moindre vent, qu'il tombe au moindre choc ;
Aujourd'hui dans un casque, & demain dans un froc (1).

LES IDÉES d'*Education* sont celles qu'on prend dans un Pays, ou dans un Parti, sur ce qu'on y entend dire, ou sur ce qu'on y voit faire. C'est ainsi que les Catholiques-Romains, les Luthériens, les Calvinistes, les Payens, les Juifs, les Mahométans, se croyent chacun en leur particulier *Ortodoxes* ; qu'ils se qualifient réciproquement des titres d'Hérétiques, de Schismatiques, ou d'Infideles. Dans un Pays, on regarde comme une Chose très sensée, que les Mariages soient indissolubles : dans un autre, cela paroit une Extravagance d'autant plus grande, qu'elle fait d'un des plus doux Liens de la vie un sujet de

(1) DESPREAUX, Satire VIII.

de Desespoir. On croit ici qu'un Mari ne peut avoir qu'une Femme: on croit plus loin qu'un Mari peut en avoir plusieurs; plus loin, au contraire; qu'une Femme peut avoir plusieurs Maris. Comme l'Avarice n'est pas punie par les Loix, on ne s'avise gueres de penser qu'un riche Avare est reéllement du moins aussi coupable qu'un Voleur de grand chemin: & même, par la maniere dont cet Avare est reçû dans le Monde, on s'accoutume à le regarder comme un Homme qui mérite du Respect, & de l'Estime.

Les Idées *de Mots* sont celles que l'Usage attache aux Mots. Si chaque Mot n'avoit qu'une Signification, il n'y auroit point de difficulté à cet égard: mais, comme on néglige d'avoir des Idées distinctes & claires, on pense très diversement, & très confusément; & l'on parle ainsi d'une maniere très confuse, quoiqu'on se serve des plus beaux Termes, & des meilleures Expressions. Car, parler parfaitement une Langue n'est

que ſavoir ſe ſervir des Termes, & des Expreſſions, que l'Uſage y a établies; n'employer aucun Terme bas, ni aucune Expreſſion triviale; les ranger ſelon l'ordre de leur conſtruction, & les lier ſans équivoque. Mais, tout cela peut ne renfermer que des Idées confuſes. Ou ſi l'on prétend qu'on ne doit pas diſtinguer la netteté du Stile d'avec la préciſion des Penſées, il faut convenir qu'il y a peu de Perſonnes qui parlent bien. J'ôſe aſſûrer que j'ai lu pluſieurs fois, & fait lire à diverſes Perſonnes, la huitiême & la onziême Satire de DESPRÉAUX ſans pouvoir comprendre ce que ce Poëte entend par *Honneur* & *Raiſon*, quoi que ce ſoit le Sujet de ces Satires.

Le ſeul Mot *Raiſon* à huit ou dix Significations ſi différentes, qu'il y en a même d'oppoſées: & de cette multiplicité de Significations qui à pris ſa ſource dans la confuſion des Idées, nait enſuite l'équivoque des Termes, & l'incertitude des Sens qu'on doit y attacher. Par

Par éxemple, deux Personnes parleront de la *Raison*. L'un entendra par ce Mot, *la Connoissance de la Vérité*, *la Sagesse*, (car on l'employe en ce Sens,) & il soutiendra que *si nous consultions toujours la Raison, nous ne nous tromperions jamais: qu'on est heureux quand elle vous conduit*. L'autre entendra, par *Raison*, l'Abus *que notre Esprit fait de ses Connoissances & de son Jugement*; (Sens, auquel plusieurs Poëtes, & plusieurs Theologiens, ont pris ce Mot de *Raison*;) & il soutiendra, que *non seulement la Raison nous est inutile, mais qu'elle nous est même nuisible; que c'est elle qui a fait les Hérésies, & qui défend l'Impiété; qu'elle n'est qu'une fausse Lumiere*,

Pareille à ces feux, dont l'éclat ne luit,
Que pour égarer quiconque les suit;
Et prêter souvent aux plus fameux Crimes

De honteux Conseils, de laches Maximes (1).

Ces deux Personnes pourront disputer éternellement sans s'accorder, puis qu'intérieurement l'un définit, dans son Esprit, la Raison, *une Chose qui nous éclaire*; & l'autre, *une Chose qui nous égare*. Mais, si un troisieme les prie de faire attention à l'Idée que l'un & l'autre attache à ce Mot, & d'éxaminer si cette Idée est bien conforme à la Chose dont ils parlent, ils trouveront, ou qu'ils n'ont point d'Idée de la Chose; ou qu'ils parlent de deux Choses toutes différentes; ou que n'ayant qu'une Idée aussi imparfaite que confuse de la Raison, ils croyent la voir entiérement, lorsqu'ils n'en voyent qu'un côté, & qu'ils prennent ainsi une partie pour le tout; ou qu'enfin, ils confondent l'Effet avec

(1) Poësies *de l'Abbé* REIGNER.

avec la Chose. Si ce troisieme ensuite leur présente une Définition conforme à la Chose, & qu'ils avouent que LA RAISON en elle même, & que ce qu'on doit entendre précisement par ce Terme, n'est que *le Pouvoir qu'a notre Ame d'examiner ses Idées, de les comparer, d'en juger, & de discerner ainsi le Vrai d'avec le Faux*; ils trouveront alors, que *ce Pouvoir*, c'est-à-dire *la Raison*, nous est inutile, si nous ne nous en servons pas: qu'elle peut nous être très utile, si nous en faisons un bon usage, & très pernicieuse, si nous en faisons un mauvais. De sorte qu'on peut la considérer comme une Chose qui nous est inutile, ou qui nous éclaire, ou qui nous égare; puis que cela dépend de la maniere, dont nous employons notre Discernement, pour ne pas confondre la Vérité avec l'Erreur. On voit ainsi, combien il est nécessaire de savoir distinguer les divers Sens que l'Usage attache souvent à un seul

 Mot;

Mot. Sans cela, non seulement nous ne nous faisons pas entendre, & nous n'entendons pas les autres; mais, nous ne nous entendons pas nous mêmes: car, par l'habitude où nous sommes de lier nos Idées à des Mots, il arrive que nous le faisons lors même que seuls nous nous occupons à penser; de sorte qu'on pourroit dire, que *Méditer* c'est converser avec soi-même.

Mais, on ne parviendra jamais à bien comprendre les diverses Significations d'un Mot, si l'on n'a commencé par se donner une Idée distincte & particuliere de la Chose.

Les Idées *des Choses*, sont les Idées conformes à ce que sont les Choses en elles-mêmes: de sorte qu'il n'y a rien dans ces Idées, qu'on ne puisse assûrer des Choses mêmes; ni rien dans les Choses, qui ne soit dans l'Idée qu'on en a. Quand cela est ainsi, on a non seulement des Idées *vrayes*, mais *parfaites*, des Choses.

Lors-

Lorſque l'Idée ne repréſente que quelque partie ou quelque propriété d'une Choſe, c'eſt une Idée *vraye* & *parfaite*, eu égard *à ce qu'elle repréſente:* mais *imparfaite*, eu égard *à la Choſe même*; & *fauſſe*, ſi on la prend pour *toute la Choſe.*

Lorsque ces Idées, ſoit complettes, ſoit incomplettes, ſont conformes à ce qu'elles aſſûrent d'une Choſe; mais qu'elles ne ſont telles que par hazard, ſans qu'on ait de certitude qu'on ne ſe trompe point, & ſans bien appercevoir leur différence; ces Idées là ſont *confuſes*, *quoique vrayes*. De ſorte qu'une Idée *confuſe* peut être *vraye*: mais, comme on ne l'a telle, que par hazard, & ſans qu'on voye s'il eſt ſûr qu'elle ſoit vraye, elle peut auſſi être fauſſe, ou entiérement, ou en partie; & c'eſt ce qui arrive ordinairement, toute Idée confuſe étant preſque toujours fauſſe. C'eſt pourquoi on appelle *Opinions* les Croyances fondées ſur ces ſortes d'Idées.

dées. Ainsi, la certitude d'une Idée ne dépend pas de sa clarté, puisqu'une Idée dont on n'a aucune certitude & qu'on a peine à ne pas confondre avec une autre, c'est-à-dire une Idée confuse, peut-être vraye.

Si des Idées confuses s'emparent de notre Esprit, elles auront tant de pouvoir sur nous, quoique fausses, qu'elles nous détermineront à agir, malgré la Vérité que nous aurons aperçeue; parce que ces Idées confuses éffaceront bien-tôt les Idées les plus vrayes, ou en affoibliront considérablement l'impression: Ainsi, la force des Idées ne dépend pas non plus de leur certitude. Cette force ne dépend que de la maniere dont elles nous affectent; & nous pouvons avoir pris l'habitude de nous livrer de sorte aux Idées confuses, que les Idées les plus vrayes auront bien de la peine à prévaloir.

Une *Idée claire* est donc non seulement une Idée vraie, mais encore

une Idée qui est parfaitement distinćte, une Idée parfaitement évidente. Mais, les Idées les plus claires ne pourront rien, ou peu, sur nous, si elles n'ont acquis une force supérieure à celle des Idées confuses qui se sont mises en possession de nous gouverner : c'est-à-dire si nos Idées claires ne nous sont pas si familieres, qu'elles nous soient d'abord présentes. En effet, pour marcher sûrement dans une nuit obscure, ce n'est pas assez que d'avoir apperçu de la lumiere, il faut en avoir avec soi. Comment se conduire par les Lumieres de la Vérité, si on les perd d'abord de vue. Nous contenter d'appercevoir la Vérité, sans nous en pénétrer, n'est que troubler la confiance avec laquelle nous nous livrerions à l'Erreur. C'est justifier les Vers où il est dit,

Souvent de tous nos maux la Raison
est le pire.

C'est

C'est elle qui, farouche au milieu des
Plaisirs,
D'un remords importun vient brider
nos desirs (1).

Il faut encore observer ici, que l'Idée la plus simple se présente presque toujours à l'Esprit accompagnée de quelques autres Idées, ou relatives, ou différentes de la Chose même. Ce sont ces sortes d'Idées qu'un nomme *Accessoires*.

Nous avons remarqué (2), qu'il n'y a peut-être point de Mouvemens en notre Corps, qui ne puissent occasioner à l'Ame quelques Pensées; comme il n'y a presque point de Pensées, qui ne puissent exciter quelques Mouvemens dans le Corps. Ainsi, lorsque ces mêmes Mouvements s'excitent, les mêmes Pensées reviennent aussi; &, réciproquement, lorsque les mêmes Pensées re-

(1) DESPREAUX, Satire IV.
(2) Page 137.

reviennent, les mêmes Mouvemens s'excitent. C'est ainsi, que lorsque nous pensons à un Lieu où nous avons été, l'Idée des Plaisirs, ou des Desagrémens, que nous y avons eus, accompagne l'dée de ce Lieu, & que l'Idée de la situation où nous y avons été prévaut sur celle de la situation du Lieu même. C'est ainsi, qu'une Chanson, qu'un Repas, que la vue de quelque Objet, qu'une Douleur, qu'une Maladie, réveille en nous des Idées des Personnes, & des Lieux, & des autres Circonstances où nous avons été : excite en nous des Regrets & des Desirs.

Mais, de plus, notre Imagination joint d'elle même aux Idées principales des Idées accessoires, conformes à notre Tempérament, à nos Passions, aux Circonstances, & à l'espece d'Amour-propre qui regne en nous. Comme cet Amour ne nous abbandonne jamais, & qu'il est le Sentiment le plus vif que nous

nous ayons, nous ne pensons presque jamais que relativement à ce que nous souhaitons, ou à ce que nous sommes. Et, jugeant moins alors par ce que les Choses sont en elles mêmes, que par le raport qu'elles ont avec nous selon nos Dispositions particulieres, il arrive que nous jugeons que les Choses sont faciles ou difficiles, utiles ou nuisibles, estimables ou méprisables, selon que nos Humeurs ou nos Desirs nous les font considérer. Qu'on propose une Entreprise à deux Hommes d'un Tempérament différent. L'un, quoiqu'ils y soient également intéressés, ne verra que des Difficultez où l'autre ne trouvera que Facilité à réüssir. Le Mariage, considéré comme un établissement, ou comme la libre possession de ce qu'on aime, est bien différent, lorsqu'on y est engagé, de ce qu'il paroissoit lorsqu'on n'étoit pas sous son joug. Les Emplois, les Richesses, qu'on regar-

doit

doit avant que de les posséder comme les Choses d'où dépendoit le Bonheur de la vie, ne servent souvent qu'à nous donner de l'embaras, & de l'inquiétude. Un Homme, prévenu contre un Auteur, lit un Ouvrage, & le trouve mauvais : un autre, favorablement prévenu, l'admire. Un Catholique - Romain voit la Transubstantiation établie dans les propres Passages que le Réformé employe pour la réfuter. Ainsi, confondant les Idées accessoires avec la Chose même, nous confondons sous un même jugement des Choses très différentes & qui mériteroient un Examen particulier. Cette confusion d'Idée fait qu'on ne connoit, ni les Choses en elles mêmes, ni le dégré de Plaisir ou de Desagrément qu'elles peuvent nous causer.

Outre ces Idées accessoires *qui viennent des Choses*, il y en a encore d'autres *qui viennent des Mots. Grand*, par éxemple, emporte a-

vec soi l'Idée de quelque Chose au-dessus d'une autre. Ainsi, *Grand Seigneur*, marque un Homme qui est, non seulement au-dessus du Bourgeois, mais encore au-dessus du simple Gentilhomme. Mais, s'il est au-dessus du Gentilhomme, il n'est qu'égal à un aussi Grand Seigneur que lui: & il est en France, comme en Moscovie & en Dannemarc, infiniment plus au dessous du Roy, que le dernier du bas peuple n'est au dessous du Grand Seigneur. La Grandeur d'un Grand Seigneur n'est donc qu'une Grandeur civile, relative selon les conventions ou les usages d'un Gouvernement. Ce n'est que la Dénomination extérieure d'un Homme, qui, tout élevé & tout puissant qu'il est, peut au fonds n'être qu'un Misérable, personellement digne de Mépris: de sorte qu'on ne lui doit que les Egards qu'éxige la Subordination établie dans le Gouvernement, & nul-

nullement des Respects fondez sur l'Estime, la Soumission, & l'Amitié; par ce qu'on ne les doit qu'à la véritable Grandeur de l'Homme; c'est-à-dire à la Vertu. Le contraire arrive cependant, & l'on a beaucoup de peine à ne pas confondre cette Signification du Mot de *Grand*, avec cette autre Signification du même Mot dont on se sert souvent pour marquer quelque chose d'excellent en soi. Ainsi le Mot de *Grand Seigneur*, excitant dans l'Imagination d'un Particulier l'Idée de quelque chose qui est au-dessus de lui, il se sent saisi d'un Sentiment de Respect qui nait de la Comparaison que ce Particulier fait en lui même de son Infériorité & de sa Foiblesse avec l'Elévation & la Puissance du Grand Seigneur; sans songer qu'un Respect fondé sur cette Comparaison est encore mieux du à un Ours.

Ce ne sont pas seulement les Dénominations composées comme celle de *Grand* & de *Seigneur*, qui peuvent

ainſi ſéduire. Les Dénominations ſimples ne ſont pas éxemtes d'Idées acceſſoires & ſéductrices: notre Imagination veut toujours les en revêtir. Quand on dit un *Prince*, un *Préſident*, un *Cardinal*, un *Héréſiarque*, un *Athée*, on ne penſe point ſimplement, que ces Mots ne ſignifient rien en eux mêmes, ſi non des Hommes qui ont de certains Titres, de certains Emplois; ou des Hommes, qu'on accuſe d'Erreur, & d'Impiété. Nous voulons nous repréſenter ces gens-là: nous leur prêtons des Formes; & ſouvent, au lieu de ſonger à ce qu'ils ſont, nous ne ſongeons qu'à ce qu'ils devroient être. L'Orgueil & la Flaterie ont ſi bien connu cette Séduction des Mots, que non ſeulement les Ambitieux ou leurs Adulateurs, pour faire de ſimples Dénominations, ont choiſi des Termes qui apportaſſent avec eux quelque Idée propre à relever les Perſonnes qui étoient ainſi dénomées; mais, de plus, ils ont joint

aux

aux ſimples Dénominations d'autres Dénominations, qui en augmentent encore la Force : & c'eſt quelque choſe d'aſſez comique, pour le dire en paſſant, que la plûpart des Termes qu'on a employés à ce ſujet (1). La Cour de Rome, qui n'oublie aucune des Sotiſes dont elle peut tirer profit, n'a pas négligé ce moyen. Comment s'imaginer, que celui qui s'appelle *le Très Saint Pere le Pape*, *Vicaire de* JESUS-CHRIST, *Succeſſeur de* S. PIERRE, qu'un *Vice-Dieu*, comme les Italiens le nomment, ſoit un Inceſtueux, un Empoiſonneur, un Avare, un Simoniaque, un Scélérat, tels qu'étoient ALEXANDRE VI, JULES II, BONIFACE VIII, & quelques autres *très Saints Peres ?* Cela n'eſt pas plus aiſé, que d'imaginer qu'un Roi,

(1) On dit en France *Votre Grandeur*, *haut & puiſſant Seigneur*, comme on dit en Allemagne *Votre Tranſparance. Seigneur Tranſparant.*

à qui on a donné le Surnom de Grand, ait été un Tyran, un Usurpateur, un Fou, & même un Poltron. Peut-on penser qu'un *Sacré-Saint Concile Oecuménique*, composé des *vénérables Freres les Cardinaux, Archeveques, Eveques, de la Sainte Eglise*, soit une Assemblée où la Politique, la Fraude, l'Intérêt, l'Hipocrisie, ayent régné si souverainement, que la Vérité n'ait ôsé y paroitre, ou qu'elle y a d'abord été étoufée? Que tant de grands Personnages se soient assemblez, pour décider sur des Choses qu'ils n'entendoient pas, & pour obliger les autres Hommes, sous de rigoureuses Peines, à croire des Décisions où l'on ne peut trouver de Sens? Comment se persuader, que tant de gens ayent pu tromper & qu'ils ayent pu être trompez, dans une Affaire sur-tout aussi importante que celle du Salut? Pour moi, j'avoue que non seulement leurs *Titres*, leurs *Dignitez*, leur *Age*; mais encore leurs *Cérémonies*, leurs *Habits*, la *grosse Tête* ou la

Mine éfilée & auftere que je m'imagine qu'ils avoient, m'empêche de douter que leurs Décifions ne foient pas autant d'Arrêts dictez par la Sageffe. Et comment un Concile ne prendroit-il pas le Titre de *Sacré-Saint ?* J'ai vu dans toutes les Religions appeller les Difcours des Prédicateurs *la Parole de* DIEU : ces Prédicateurs, *que je connoiffois bien* (1), ôfer eux mêmes nommer ainfi leurs Sermons; & DIEU fait quels Sermons.

Ils y a d'autres Idées acceffoires, qui dépendent de la maniere dont on nous annonce une Chofe, & auxquelles nous ne pouvons fouvent réfifter, faute d'avoir une Idée claire de la Chofe principale. Auffi, le grand Art des Orateurs n'eft pas d'inftruire de la Chofe dont ils traitent; mais, de l'expofer fous des Faces particulieres, de lui donner même des Formes qu'elle n'a

 point,

(1) *Novimus & qui te.* VIRGILE Eclog. III.

point, & d'interdire la Liberté de notre Jugement par des Raisonnemens tout à fait étrangers à la Chose en question. Veut-on nous persuader que la Filosofie d'ARISTOTE est excellente? ARISTOTE, dira-t-on (1), *est plus digne d'être regardé comme quelquechose de divin, que comme un Homme. Sa Doctrine est la Souveraine Vérité. On ne peut aller plus loin que lui: ses Lumieres sont le Terme de notre Connoissance. Il nous a été donné par la Providence Divine, afin que nous n'ignorassions pas ce qui peut être su. Que* DIEU *soit à jamais loué de l'avoir distingué des autres Hommes, pour l'élever jusques à la plus haute Perfection où la Nature humaine peut atteindre, & où les autres Hommes ne pourront jamais parvenir.* Nous parle-t-on d'HOMERE (2)? C'est

(1) AVERROES, *Commentaires sur* ARISTOTE.

(2) Mad: DACIER, *des Causes de la Corruption du Goût.*

C'est *un Poete qui, contre la Gradation marquée par la Nature à toutes les Productions de l'Esprit humain, joint à la gloire de l'Invention celle de la Perfection : . . . un Homme, qui a été éxemt de la Loi générale, qui n'a peut-être souffert que cette Exception.* Or, nous annoncer un Auteur comme Divin, & un Ouvrage comme la Source de la Vérité, & la Regle de la Perfection, ce n'est gueres nous laisser dans la Disposition où l'Esprit doit être, pour reconnoitre la Vérité.

Mais, presque tous les Hommes sont à l'égard de leurs Opinions ce que sont les Interpretes à l'egard de leurs Auteurs. Nous prétendons que nos Sentimens soient la Regle à laquelle les autres doivent se conformer. Nous ne convenons qu'ils ont Raison, qu'autant que leurs Jugemens sont semblables aux nôtres. Nous les condamnons, dès qu'ils ne pensent pas comme nous; au lieu d'éxaminer si ce n'est point nous qui devrions penser comme eux.

Qu'un Homme vienne à combattre quelques unes de ces Idées que nous avons appellées *Idées d'Education*, on l'accusera d'abord d'être un Homme présomptueux, qui s'estime plus lui seul qu'il ne fait tous les autres ensemble. Quoi! lui dit-on, prétendez-vous qu'une Chose crue depuis tant de Siécles, confirmée par l'Approbation de tant de Grands Hommes, adoptée par tout ce qu'il y a de plus excellens Esprits, soit une Sotise, dont vous seul soyés capable de connoître le Ridicule? Voulez-vous avoir plus d'Esprit, que toute une Nation? Vous estimez-vous au-dessus des plus Grands Hommes de tant de Siécles? Voilà les Discours dont on se sert, lorsque, ne pouvant convaincre un Homme par de bonnes Raisons, on voudroit du moins lui faire honte d'être raisonnable. Mais ceux, qui aiment sincérement la Vérité, savent que malgré le pompeux attirail de l'Erreur, il n'y a qu'à la Vérité seule que nous de-

vions

vions nos Hommages. Ils ne se laissent point éblouir par des Discours, qui marquent en ceux qui les font autant d'Ignorance d'Esprit, que de Malignité de Cœur. Il est vrai, que la Modestie nous oblige de parler avec circonspection des Opinions communes, & même des Opinions particulieres de ceux avec qui nous disputons; mais, ce ne sont que des égards de Bienséance, qui ne font point de l'Erreur une Vérité que nous devions croire.

On voit donc, combien il est important de ne pas se laisser aller à ces Idées insidieuses, par lesquelles l'Orgueil & l'Ignorance se soutiennent, & auxquelles notre Imagination livrée livre ensuite notre Jugement. Car, de là viennent une infinité d'Erreurs dans la Morale, qui nous font rendre à la Vanité, & au Mensonge, ce que nous ne devons qu'à la Vérité, & qu'à la Vertu. De là vient cette Soumission d'Esprit si nuisible à la Re-

cherche

cherche de la Vérité, qui veut du Courage, & de la Hardiesse, dans ceux qui la suivent; & qui, loin de vouloir rendre l'Homme esclave, ne lui apprend que les moyens d'être libre. Effectivement, quel Homme est plus libre, que celui qui ne fait que ce que l'Homme doit faire? Et qui est l'Homme, qui ne fait que ce qu'il doit, si ce n'est celui qui suit uniquement ce qui est raisonnable. Or, la Raison dicte que nous ne devons de parfait Acquiescement qu'à la Vérité, & qu'elle ne dépend, ni des Lieux, ni des Tems, ni des Personnes, ni des Passions, ni des Mots, ni des Titres, ni de la Puissance. Cependant, combien voyons-nous de Gens montrer par ce qu'ils font, qu'ils raisonnent ainsi: *Mes Peres ont cru telle chose:* donc, *je dois la croire. Mon Curé enseigne telle Doctrine:* donc, *elle est vraie. Il y a mille ans que cette Croyance est établie:* donc, *elle est raisonnable. Cet Hom-*

me

me vivoit il y a deux mille ans : donc, *il avoit plus d'Esprit que ceux d'aujourd'hui. C'est l'Usage de mon Pays :* donc, *il est bon.*

On ne finiroit point, si l'on vouloit entrer dans un détail exact sur cette multitude d'Idées confuses & accessoires, qui nous viennent de toutes parts. Il n'y a point de Passions, ni d'Objets, qui n'excitent de telles Idées. Ceux, qui savent parfaitement une Langue, conviennent qu'il n'y a pas deux Mots qui représentent la même chose d'une même maniere. Et ceux, qui ont le mieux éxaminé comment nos Sentimens s'excitent, conviennent qu'il n'y a pas deux Hommes qui d'abord voyent précisement une Chose l'un comme l'autre.

Tout est un piége à l'Homme, & de tous les Objets
Il se fait pour pêcher de funestes Sujets,

dit BREBEUF, dans ses *Entretiens So-*

Solitaires. Mais, pour n'être point la dupe de tant de Sujets d'Erreur, il faut toujours commencer par démêler l'Idée de la Chose d'avec les Idées confuses & accessoires: &, après qu'on a considéré la Chose en elle même, éxaminer ses différens raports. De là nait une Distinction d'Idée, qui apporte avec soi une Lumiere d'autant plus grande, qu'elle est pour ainsi dire réfléchie de la Chose principale aux Objets qui l'environnent, & des Objets qui l'environnent à la Chose principale. C'est-là le seul moyen d'*éclairer l'Entendement*, *de régler l'Imagination*. Pour cet effet, il faut s'accoutumer à ne point laisser agir la derniere, qu'après qu'on à bien vu comment elle doit agir, & même si elle doit agir; car, il est souvent dangereux qu'elle agisse. Il y a des Idées purement intellectuelles, qui ne peuvent être représentées; & notre Imagination veut sans cesse des Figures & des Formes. Par l'Habitude où nous sommes de nous li-

livrer tout à elle, il arrive que bien des gens croient un pur néant tout ce qui ne peut être repréſenté, ou que ſe repréſentant ce qui ne doit ni ne peut l'être, ils prenent les Choſes pour ce qu'elles ne ſont pas. J'ai connu un Gentilhomme, Lieutenant Colonel du Régiment de Languedoc, qui me ſoutenoit que l'Air n'étoit rien. *S'il eſt quelque Choſe*, diſoit-il, *montrez-moi quelle figure il a, donnez-moi une poignée d'Air*. Voilà ſa Preuve. Quelque ridicule qu'elle ſoit, il y a bien des gens, qui raiſonnent ainſi à l'égard des Véritez les plus eſſentielles, à l'égard de l'Ame & de DIEU même.

Or, comme on ne peut donner de Regles à l'Imagination, ni acquerir cette Diſtinction d'Idées qu'en méditant ſur les Choſes qui en ſont l'Objet, il faut s'accoutumer à méditer. La Méditation paroit d'abord triſte, & pénible; mais, ce n'eſt que pour ceux qui n'y ſont pas accoutumez: c'eſt, au contraire, une occupation

fa-

facile, & divertiſſante, à ceux qui en ont pris l'Habitude. Je croi que pour l'acquérir, il faudroit d'abord commencer par réfléchir un quart d'heure tous les ſoirs ſur ce qu'on auroit vu ou entendu pendant le jour, & ſur ce qu'on auroit dit ou fait ſoi-même: & le matin, pendant un ſeul quart d'heure, repaſſer dans ſon Eſprit les Réfléxions du ſoir. On ſe trouvera inſenſiblement porté à éxaminer enſuite ce que ſont certaines Choſes, dont on parle tous les jours, ſans entendre trop préciſement ce qu'on dit: par éxemple, ce que c'eſt que *Politeſſe*, que *Vertu*; ce que c'eſt que la *Vertu en général*; ce que ſont les Vertus particulieres, telles que *l'Humilité*, *la Piété*, *la Valeur*; ſi les Opinions des Hommes ne ſont pas les Regles & le But de ce qu'on appelle l'*Honneur*; ſi l'*Honneur* eſt en effet quelqu'autre choſe que l'*Art de paroitre Honnête* (1); & ſi *le* TAS-

SE

(1) *Paſtor Fido*, Acte III, Scene V.

se a eu tort de l'appeller un *vano Nome senza Soggetto*, *Idolo d'Errori*, *Idol d'Inganno* (1). Si *la Pudeur*, à laquelle on donne tant de Louanges, a d'autres Principes que la Sotise ou l'Orgeuil. Si cependant l'*Impudence* n'est pas le comble de la confirmation dans le Vice. Ce que c'est qu'un *Etat*, qu'un *Roi*, qu'un *bon Mariage*, qu'une *belle Fortune*, qu'un *Homme d'Esprit*, qu'un *Honnête-Homme*. *Si tout Honnête-Homme est estimable*. Mais, si l'on a trop de peine à méditer clairement sur de tels Sujets, il faut avoir recours à la Géometrie. Elle accoutume l'Esprit à se rendre attentif, & à vouloir l'Evidence; & même, pour cet effet, les seuls Elémens de la Géometrie suffisent. Ils sont d'ailleurs si faciles, que leur Facilité, jointe à la grande Utilité dont nous venons de parler, me feroit souhaiter qu'on y appliquât les Enfans dès qu'ils ont appris à lire. Car, former d'abord

 l'Es-

(1) Aminta, *Choro* I.

l'Esprit, de sorte qu'on le rende propre à être attentif & qu'on l'accoutume à vouloir l'Evidence, c'est la plus importante de toutes les Sciences, & la plus nécessaire pour toute la suite de la vie.

Pour s'assûrer si l'on a des Idées bien distinctes des Choses qu'on éxamine, il faut en faire la Définition. Si cette Définition est si claire, & si propre à exprimer l'Idée de la Chose qu'elle ne puisse convenir à aucune autre Chose, la Définition est juste, & l'Idée qu'on a est distincte. Mais, si la Définition est embarassée, ou composée de Termes équivoques, on doit être convaincu qu'on n'a que des Idées fausses ou confuses. Que ceux qui se croyent les plus éclairez se rendent ainsi compte à eux mêmes de leur Savoir, ils trouveront peut-être, par la difficulté qu'ils auront à donner des Définitions claires des Choses qu'ils savent le mieux, qu'ils ne voient que confusement ce qu'ils

croioient

croioient voir avec le plus d'Evidence.

Ils trouveront aussi, que pour acquerir une Idée distincte de la plûpart des Choses dont on parle tous les jours, il faut souvent remonter jusques à l'éxamen de Choses auxquelles ils n'auront peut-être jamais pensé.

VII.

De la Conversation, et de la Lecture.

Ceux qui parlent, ou qui écrivent, ne devroient avoir qu'un seul but: c'est d'instruire, & de plaire. Mais, on le divise souvent; & si ceux qui cherchent à instruire veulent aussi plaire, il n'arrive pas toujours que ceux qui veulent plaire cherchent à instruire. D'ordinaire même, soit qu'on cherche à instruire, soit qu'on cherche à plaire, on n'a pas tant en vue l'Utilité ou le Plaisir des autres,

que la Satisfaction de son Amour-propre. C'est ainsi que les plus habiles, voulant encore paroitre plus habiles qu'ils ne sont, aiment souvent mieux décider que se taire, & qu'ils travaillent à faire passer leurs Conjectures pour de nouvelles Découvertes, ou pour Véritez constantes, des Choses, dont ils n'ont nulle Evidence. C'est encore ainsi, que les Personnes, qui ont le plus d'Esprit, cherchent tant à en avoir, qu'ils abandonnent souvent le bon Sens, pour courir après ce qu'ils appellent du *neuf* : ils substituent au vrai Beau, de faux Brillans; &, lors même qu'ils disent des Choses très justes & très ingénieuses, ces Choses se trouvent, ou déplacées, ou mises sans regle & sans mesure. Quoiqu'il en soit, il faut bien distinguer les Conversations & les Livres, dont le but principal est d'instruire, d'avec ceux dont le but principal est de plaire. Les prémiers doivent ne présenter que des Idées vrayes, & dis-

distinctes : les autres peuvent n'offrir que des Idées confuses & simplement vraisemblables. Car, si l'Esprit n'est instruit que par la Vérité, il est agréablement occupé par des Sentimens confus, & souvent très égayé par les seules Vraisemblances. Ainsi, quelque grande, que soit la Réputation des Personnes qui nous parlent, où des Ecrits que nons lisons, cela ne doit que nous engager à plus d'Attention, dans l'Examen que nous en faisons, & à plus de Circonspection dans les Jugemens que nous en devons porter. Nous ne devons écouter en leur faveur que l'Instruction & le Plaisir, Lorsque l'Evidence ne se fait pas sentir dans un Discours, il ne faut point se rendre, quoiqu'il soit tel qu'on n'y puisse alors répondre. Il y à des Personnes, qui savent déguiser avec tant d'adresse la Fausseté d'un Raisonnement, qu'on a besoin de Réflexion & de tems pour la découvrir. On ne peut d'abord les réfu-

ter; & l'on se trouve, comme il est dit dans le *Pastor Fido*, vaincu par des Paroles sans être convaincu par la Vérité,

Sempre di Verità non è convinto
Chi di Parole è vinto (1).

Mais, en général, toutes les Conversations, & les Lectures, sont dangereuses, à moins qu'on ne se soit accoutumé à discerner le Vrai d'avec le Faux, & qu'on n'aye une provision d'Idées claires, qui servent de Regle à nos Jugemens. Faute de cela, la Lecture a gaté, & gate tous les jours, une infinité d'excellens Esprits. Ce n'est que par la Méditation, qu'on s'instruit; ce n'est pas en adoptant les Pensées des autres: quelques justes qu'elles soient, il faut les éxaminer; & ne les recevoir, que parce qu'on les trouve tellement vraies, qu'on les auroit soutenues quand même on au-

(1) Atto V, Sc. V.

auroit été le prémier à les avoir. Avec ces Dispositions, on pourra s'entretenir sur toute sorte de Sujets, & lire avec fruit toute sorte de Livres. La Conversation & la Lecture ne serviront qu'à nous conserver le Souvenir des Choses qui s'effaceroient de la Mémoire, qu'à nous découvrir des Idées auxquelles nous n'aurions peut-être point pensé, ou à nous présenter les Choses par des Faces, ou avec des Relations, que nous n'aurions point aperçûes. Ainsi, nous pourrons tirer profit des Gens éclairez, & de ceux qui ne le seront point, puisque les uns & les autres ne nous fourniront principalement que des Sujets d'Examen. C'est en effet le plus grand Avantage que nous puissions retirer du Commerce des Hommes, & la seule Chose pour laquelle nous puissions sûrement compter sur eux.

On peut regarder comme très utile la Variété des Conversations

& des Lectures. Elle donne de l'étendue à l'Esprit, & sert à lui faire apercevoir l'enchainement & les raports que les Véritez ont les unes avec les autres. La Lecture même des Romans peut servir à donner des Sentimens & à les perfectionner. Cependant, je croi qu'Il faut éviter la fréquente Lecture des Livres qui font trop agir notre Imagination; car, on prend ainsi de l'éloignement pour ce qui demande une Aplication sérieuse.

Enfin, si l'on doit se garder d'acquiescer trop facilement à ce qu'on lit, ou à ce qu'on entend, il faut bien se garder aussi de prendre cet Esprit de Contradiction, qui nous porte à chercher toujours de quoi oposer aux Choses les plus évidentes. Rien n'est plus propre à rendre faux un Esprit naturellement juste, & à faire un Sot d'un Homme aimable. Outre qu'il n'y a pas moins d'Impolitesse à vouloir primer par la Conversation que par le

Rang,

Rang, c'eſt qu'il faut toujours agir de bonne foi avec les autres & avec ſoi-même, & en s'accoutumant a un Eſprit de Chicane on parvient ſoi-même à ſe tromper.

VIII.

Des Consequences.

Il y a une Regle dont l'obſervation eſt très importante, ſoit qu'on parle, ſoit qu'on liſe, ſoit qu'on réfléchiſſe ſur quelque choſe : c'eſt *d'éxaminer ſincérement & ſeulement ce que la Choſe eſt en elle-même, ſans ſonger aux Conſéquences qui reſultent ſi on la voit de telle ou de telle maniére.* N'obſerver pas cette Regle, c'eſt ſe mettre des Entraves qui nous empêchent d'aller au Vrai; c'eſt ſe donner deux Poids & deux Meſures, corrompre la nature de la Vérité, en la ſoumettant à des Conſéquences qui n'ont de Principes que l'Erreur & nos Paſſions.

Cependant, si l'on examine de quelle maniere presque tous les Hommes décident du Juste ou de l'Injuste, du Vrai ou du Faux, on verra que les meilleurs Esprits pervertissent leur Jugement, en admettant les Principes les plus faux, lorsque ces Principes favorisent leurs Sentimens; ou en rejettant les Principes les plus vrais, lorsqu'ils voient dans ces Principes des Conséquences contraires à leurs Intérêts, ou à leurs Desirs. Que si la force de l'Evidence les oblige à recevoir ces Principes, ils font hardiment une Exception en faveur de ce qui leur plait, & prétendent que les Conséquences générales ne les regardent point. Ce qui est proprement dire, *Tout ce que je ne veux point qu'on trouve mauvais, est bon; & tout ce qui peut servir à me prouver le contraire est faux, par cela même qu'il prouve que je me trompe.* C'est ainsi qu'on maintient les Opinions les plus absurdes, & les Pratiques aussi cri-

criminelles en elles-mêmes que nuisibles à la Société.

Raisonnez, avec un Gentilhomme Polonois, du Gouvernement de son Pays, il vous prouvera d'une maniere invincible, que rien n'est plus sage, ni plus juste, que les Principes sur lesquels on a mis en Pologne des bornes au Pouvoir des Rois. Ils disposent de tous les Revenus de l'Etat, dispensent toutes les Charges, tant Civiles que Militaires: mais, ils ne peuvent établir de nouvelles Loix, ni abroger les anciennes; engager l'Etat dans une Guerre, régler la Monnoye, faire mettre en Prison, ni condamner le moindre de la Noblesse sans le Jugement d'un Tribunal composé de cette même Noblesse. Voilà des Rois bien-heureux! ils ne peuvent faire que du Bien: ils ont les mains liées pour faire le Mal. Mais, examinez ensuite, avec les mêmes Principes dont le Gentilhomme se sera servi, si les Droits Tyranniques,

aux-

auxquels les Ecclésiastiques & la Noblesse ont soumis les autres Sujets de la Pologne, ne sont pas aussi contraires aux Loix du vrai Christianisme qu'à celles de la Nature même: vous verrez, que pour juger des Droits du Paysan, mon Gentilhomme cherchera d'autres Principes, que ceux dont il se sera servi lorsqu'il a voulu faire voir la Justice des Droits de la Noblesse contre le Pouvoir Despotique; ou, s'il ne change pas de Principes, il les interprétera, & en tirera des Conséquences bien différentes de celles qu'il avoit tirées d'abord. Ainsi, avec beaucoup de Zêle pour la Justice, & d'Attachement à la Religion Chrétienne, ce brave & Chrétien Seigneur croira vous prouver, & se prouvera à lui, qu'un Gentilhomme n'est point né pour être l'Esclave d'un Roi, mais qu'un Paysan nait naturellement l'Esclave d'un Gentilhomme,

Vilain, *dit-il, vaquer à nul ouvrage*
N'est mon talent : je suis un Diable issu
De noble race, & qui n'a jamais sçû
Se tourmenter ainsi que font les autres.
Tu sais, vilain, *que tous ces champs sont nôtres,*
Ils sont à nous dévolus par l'Edit,
Qui mit jadis cette Isle en Interdit.
Vous y vivez dessous notre police:
Partant, vilain, *je puis avec justice*
M'attribuer tout le fruit de ce champ. (1)

De sorte que lorsqu'on lit dans un Acte des Etats de Pologne (2), *que chacun ait aussi bonne opinion de son frere que de soi même; car nous sommes tous nez égaux :* il faut bien songer que cela ne regarde que les Gentilshommes, & ne pas inférer de-

(1) Contes de LA FONTAINE, *Le Diable de Papefiguierre.*

(2) Acte *de la Confédération de* Sendomir, *en* 1704.

de-là, qu'ils ayent une Naissance commune avec les autres Hommes, & qu'ainsi ils les doivent regarder comme étant leurs semblables. Car supofé, pensent ces Messieurs, qu'originairement il y eut par la Naissance une Egalité naturelle entre les Hommes, cette Egalité, qu'ils ne tiendroient que de DIEU, est absolument abolie par un Parchemin qu'on apelle *Lettres de Noblesse*, lesquelles mettent très *équitablement* en Droit ceux, qui les ont obtenues, de ne pas regarder les autres Hommes comme *leurs Freres*.

Quand un Evêque parlera de l'Evangile, il dira avec *Louis de* GRENADE, que c'est une Loi pleine de Grace, pleine de Douceur; que DIEU n'y demande que des Sacrifices volontaires; qu'il n'y a que ceux là, qui puissent lui être agréables; que DIEU veut être adoré en Esprit, & en Vérité. Si vous lui parlez de l'Etablissement du Mahométisme

tisme & du Christianisme, quelle différence ne fera-t-il pas voir entre le premier, qui ne s'est fait, dira-t-il, que par la force des Armes, lorsque le Christianisme ne s'est accru qu'au milieu des Persecutions & des Souffrances? Aura-t-il des termes assez forts, pour marquer l'Injustice des Desseins & de la Tyrannie des Empereurs qui persécutoient les prémiers Chrétiens? Il conviendra, sans doute, que ces Empereurs, avec tout leur Pouvoir, n'étoient point en droit de faire des Loix à l'égard des Consciences, & que par cela même leurs Ordonnances n'obligeoient point les prémiers Chrétiens à s'y conformer. Mais cet Evêque, qui se plaindra encore de même des Persécutions qu'on fait souffrir à ses Missionaires, soutiendra les Tribunaux de l'Inquisition: Tribunaux, dont le plus grand des Tourmens n'est pas de faire brûler vifs ceux qui y sont jugez, c'est-à-dire des Innocens,

cens, qui ne peuvent confeſſer des Crimes qu'ils ignorent, parce qu'ils ne les ont pas commis ; des gens, qui ſouvent ne ſont déclarez Hérétiques, que parce que leurs Juges ne ſavent ni l'Évangile, ni même la Doctrine des Conciles ; ou tout au plus des gens, qui ne veulent point adorer ce qu'ils regardent comme abominable, ni faire ce qu'ils croiroient criminel devant DIEU : Tribunaux, que les Diables du Paganiſme n'ont pas été aſſez méchans pour inventer, depuis le commencement du Monde juſqu'à préſent.

Ce qui ſe fait ainſi dans les deux grands Exemples, que je viens de raporter, ſe fait de même chez les Particuliers, pour des Affaires qui ne ſont ſouvent ni moins importantes, ni moins nuiſibles à la Société, que parce qu'elles ne regardent pas tant de gens. Un Avare trouve des Raiſons pour condamner un Voleur, parce que ce Voleur trouble la Sûreté publique ; mais l'Avare trouve d'au-

d'autres raisons en faveur de son Avarice, quoi qu'elle trouble la Félicité publique. Nous accusons ceux qui rendent infidelle ou notre Femme, ou notre Maitresse, & nous nous justifions dans tous les cas l'Amour que nous avons pour celles des autres.

Mais, loin de pervertir ainsi notre Jugement, & de nous donner deux Poids & deux Mesures, cherchons la Vérité avec tant de droiture & tant de délicatesse, que nous ne recevions pas même les Raisonnemens qu'on fait en notre faveur, s'ils ne sont pas d'une éxacte Evidence. On doit toujours se garder du Faux : c'est deshonorer la Vérité, que de croire qu'elle ait besoin des moindres Secours de l'Erreur; c'est même lui nuire.

Il y a donc deux Regles à observer à l'égard des Conséquences.

La prémiere, *d'éxaminer les Choses avec d'autant plus de soin & de méfiance, que nous avons plus d'Inté-*

vêt à les trouver d'une telle ou d'une telle maniere.

La seconde, *de ne jamais perdre de vûe, dans les Choses qui regardent les autres Hommes, la Loi d'aimer son Prochain comme soi-même.*

Si l'on observoit toujours ces deux Regles, on ne se tromperoit peut-être jamais, & l'on ne feroit que du Bien aux Hommes : de sorte qu'il n'y auroit de Persécution, que pour ceux qui voudroient faire les autres la Victime de la Violence & de l'Injustice.

IX.

De la Méthode.

Les Philosophes apellent *Méthode* la Maniere dont l'Esprit doit se conduire dans la Recherche de la Vérité, ou dans l'Examen de quelque Vérité particuliere. Tout l'Art de la Méthode est d'aller dès

des Choses les plus simples aux plus composées, ou d'éxaminer les Choses les plus composées en remontant jusques aux plus simples; de faciliter la Découverte d'une Vérité, en écartant ce qui est étranger au Sujet qu'on éxamine: car, il n'y a point de Cause sans Effet, ni d'Effet sans Cause; de Principes sans Conséquences, ni de Conséquences sans Principes.

C'est ainsi, qu'en voulant douter de tout, on découvre qu'il y a des Choses dont il est impossible de douter, on trouve les prémiers Principes de nos Connoissances, & une Regle pour s'assûrer de l'Evidence. C'est ainsi, que par la Connoissance de notre Existence, nous parvenons à nous assûrer de celle d'un Etre intelligent, dont la Volonté & la Puissance sont les Causes de toutes Choses, tant Morales que Phisiques; car, le Rien n'a point de Propriétez: il ne peut rien produire. Il n'y auroit donc rien,

s'il n'y avoit pas une Cause de toute Existence, Cause nécessaire, & par conséquent éternelle; &, si cette Cause n'étoit pas intelligente & toute-puissante, il n'y auroit ni Corps, ni Mouvement, ni Génération, ni Destruction, ni Esprits, ni Connoissances, ni Douleurs, ni Plaisirs, ni Vertus, ni Vices. Si ceux, qui sont assez malheureux pour en douter, ne s'arrêtoient pas à des Définitions aussi confuses que pleines d'Equivoques, & s'ils avoient pris la peine d'éxaminer la nature de nos Connoissances, ils ne seroient pas long-tems dans un Aveuglement si déplorable. Mais, loin d'éxaminer les Choses selon leurs Principes, on se borne à des Difficultez, qui ne sont fondées que sur de faux Principes, que l'Evidence des prémiers auroit détruit. L'Orgueil, ou la Paresse, se retranchent sur ces Difficultez, & empêchent l'Homme en cela, comme en bien d'autres choses, de connoitre & d'a-

d'agir pour ses véritables Intérêts.

Il ne faut donc point se servir de Principes *intermédiaires*, (j'apelle ainsi les Principes qui en suposent d'autres,) à moins qu'on n'aye éxaminé jusques à leurs Sources tous les Principes sur lesquels ces intermédiaires sont fondez; car, de même qu'en une Chaine un Chainon devient le Lien du Chainon qui le suit, ainsi, dans la Connoissance de la Vérité, une Conséquence devient le Principe d'une autre Conséquence. C'est ce qui fait que toutes les Véritez d'un même genre sont liées les unes aux autres, en sorte qu'elles viennent toutes d'un seul Principe, & par conséquent qu'elles s'y raportent toutes.

Je veux, par éxemple, savoir quel Sens je dois attacher à ces Paroles si ordinaires dans la bouche des Prédicateurs : *Il faut racheter ses Péchés par l'Aumône.* A les prendre à la Lettre, & non dans un Sens figuré, il paroitroit qu'il

y a des Aumônes, qu'on pouroit se dispenser de faire; que les plus coupables devroient en faire de plus grandes, à proportion de leurs Crimes; & qu'un Honnête-Homme, qui vit sans Scandale, & qui va bien réguliérement à l'Eglise, ne seroit pas obligé à faire autant d'Aumônes qu'un autre. En effet, je vois bien d'Honnêtes-Gens très pieux, très zélez, se conduire ainsi. Je sai d'ailleurs qu'on dit, qu'il y a des Oeuvres de Surérogation, c'est-à-dire, de bonnes Oeuvres qu'on n'est pas obligé de faire. Sur ce Principe, il est certain, que non seulement nous pouvons faire l'Aumône à qui il nous plait; mais encore, que nous ne sommes point obligez de faire toutes les Aumônes que nous pouvons faire. Mais, ce Principe est-il fondé? Pouvons-nous sans Crime nous dispenser de faire le Bien, quand nous pouvons le faire; & me suffit-il, pour m'en dispenser, qu'on m'ait dit qu'il y

avoit des Oeuvres de Surérogation, & que ce soit même sur ce fondement qu'on fasse des Canonisations à Rome? Suis-je assez vertueux quand je puis l'être encore davantage? Pour m'instruire de ce que c'est que l'Aumone, il faut donc que je remonte jusques aux prémiers Principes sur lesquels est fondée l'obligation de faire l'Aumone: &, si je découvre, que faire l'AUMONE c'est *assister des Choses nécessaires à la Vie ceux qui sont dans le Besoin*; qu'ainsi, c'est un effet de *l'Amour du Prochain*, d'une Vertu qu'on nomme *Charité*: Vertu, parce que LA VERTU n'est que *la Connoissance practique de nos Devoirs*, & qu'assister notre Prochain est un Devoir, parce que nos DEVOIRS ne consistent que dans *le meilleur Usage que nous pouvons faire de nous, de notre Pouvoir*, & que le meilleur Usage que nous pouvons faire de nous est celui qui est le plus conforme aux vues du Créateur, qui ne

peut vouloir les Choses que pour le mieux ; de sorte que l'Amour du Prochain étant la source du plus grand Bien que les Hommes peuvent se procurer, cet Amour est un Devoir : si, dis-je, je vois cet enchainement, je conclurai, qu'il n'y a Personne qui ne soit obligé de faire l'Aumone *tout autant & toutes les fois qu'il le peut* : Qu'ainsi, ces Honêtes-Gens si zélez, si pieux, qu'ils sont toûjours dans les Eglises, ne sont pas moins obligez de faire l'Aumone que les Libertins : Que ceux, qui font l'Aumone, ne font pas une Oeuvre de Surérogation, mais qu'ils s'exemptent seulement de faire un Peché ; desorte que si par *Honêtes-Gens* on entendoit des *Gens vraiment vertueux*, ceux qui ne font pas toutes les Aumones qu'ils peuvent faire ne seroient pas d'Honêtes-Gens. Ainsi, *racheter ses Péchés par l'Aumone*, est une Expression figurée, qui ne signifie raisonablement rien autre chose, sinon qu'il faut toûjours

augmenter le nombre de ses bonnes Actions, & non celui de ses Péchés, en négligeant de faire toutes les Aumones qu'on peut faire : ce qui fait que l'Aumone n'a point d'autre Regle que la Mesure de nos Besoins & de notre Pouvoir prise sur celle du Besoin & du Pouvoir des autres.

C'est ainsi, qu'en remontant des Choses les plus composées, ou des Principes intermédiaires aux plus simples, on parvient à éclaircir ses Idées, & à distinguer la Vérité. Le recours aux premiers Principes est si nécessaire, qu'il n'y a pas d'autre moyen pour s'éxempter d'un Travail long, penible, & même inutile dans la Recherche de la Vérité. Je ne parviendrai jamais à savoir en quoi consiste la bonté du Gouvernement, & quelle est la meilleure forme de Gouvernement, si je ne remonte jusques aux Fondemens de toutes les Sociétés Civiles, & jusques aux Principes de Nécessité qui les ont fait établir. La vie d'un

Homme ne suffira pas pour s'assûrer de la vraye Religion, s'il veut éxaminer toutes les Religions, pour découvrir quelle est la meilleure: au lieu, qu'en commençant par s'assûrer des Caracteres de la vraye Religion, on trouvera peut-être, qu'il ne faut pas un jour pour s'en instruire; parce qu'assûré de la bonne, on sera certain que toutes les autres sont fausses.

C'est ainsi, que faute d'avoir recours à une bonne Méthode, les Hommes n'apprennent point à écarter de l'Examen d'un Sujet ce qui est étranger à la Vérité; qu'ils voyent des Difficultez insurmontables dans les Choses les plus faciles; & qu'ils restent dans des Erreurs très pernicieuses, parce qu'ils n'éxaminent point les Principes sur lesquels elles sont fondées: au lieu, qu'en suivant une bonne Méthode, ils apprendroient à douter de tout ce qui n'a point le Caractere de l'Evidence, & que se trouvant obligés de remonter jusqu'aux prémiers

Prin-

Principes, ils verroient des Regles infaillibles pour juger du Vrai & du Faux. Car, s'il n'y a point de ces Regles-là, on est bien fou de croire quelque autre chose que ce qui convient à nos Intérêts & à nos Passions quelles qu'elles soient; &, s'il y a de telles Regles, on est bien criminel de ne s'en pas assûrer. Combien de Disputes sur le Droit Naturel, & sur la Religion, Choses si importantes à chaque Homme en particulier, & à tous les Hommes en général! Combien, dis-je, de Disputes sur le Droit Naturel, & sur la Religion, ne seront jamais terminées, faute de se servir de cette Méthode? De-là, combien d'Injustices, & de Superstitions! Quels Maux dans cette Vie, & quels Dangers pour l'Avenir! Car, la Vérité a cela de propre, qu'elle rend l'Homme libre & vertueux, utile aux autres, utile à soi-même, tranquile sur les Choses de cette Vie, plein d'Espérance pour celles de

l'A-

l'Avenir : au lieu que l'Erreur, & la Superſtition, le rendent eſclave, cruel à ſoi-même, cruel aux autres, toujours agité dans cette Vie, plein d'Inquiétude & de Frayeur pour l'autre.

C'eſt donc une Indolence bien indigne de l'Homme, que celle qui lui laiſſe confier ſon Bonheur au Hazard, & qui le rend ſi ſouvent malheureux & déſeſperé, lors qu'il pourroit s'aſſûrer d'un Bonheur véritable, en faiſant un bon Uſage de ſa Raiſon. Ou l'Homme n'eſt-il pas bien digne d'être malheureux, lorſque faute de choiſir une bonne Route, il ſe tracaſſe avec tant de peine pour augmenter encore les Inconvéniens qui peuvent troubler la Tranquilité de ſa Vie, détruire ou troubler les Eſpérances de l'Avenir? Enfin, revenons à ce que nous avons dit d'abord ;

Qu'il ne ſuffit pas de vouloir être heureux pour l'être, mais qu'il faut le bien vouloir.

Qu'il

Qu'il n'y a point de Bonheur ſolide, que celui qui eſt fondé ſur la Connoiſſance de la Vérité, & la Pratique des Devoirs qu'elle nous découvre.

Que la Vérité n'eſt que la Conformité de nos Idées avec ce qui eſt.

Que ce qui eſt, eſt tel qu'il eſt indépendement de tout ce qui lui eſt étranger.

Que ce qui eſt ne peut être à la fois d'une maniere & d'une autre.

Qu'ainſi, nos Idées ne ſont point la Vérité des Choſes, puiſqu'au contraire nos Idées, pour être vraies, doivent être conformes aux Choſes qui en ſont l'Objet.

Que ce n'eſt point l'Antiquité d'une Croyance, qui en fait la Vérité: de ſorte qu'une Choſe, qu'ADAM auroit dite, & qu'on auroit crue juſques à préſent, pourroit être fauſſe, parce qu'ADAM & tous ceux de ſa Poſtérité n'ont été que des Hommes, qui, à moins que d'une Grace particuliere, ont tous été

été sujets à l'Erreur, & par consé-quent capables de tromper, & d'ê-tre trompez.

Que ce n'est pas même à cause d'une Grace particuliere, que ce que des Hommes auroient dit se-roit vrai; mais, parce que ce qu'ils auroient dit seroit conforme à ce qui est.

Qu'ainsi, la Vérité ne dépend, ni du Tems, ni des Hommes; qu'elle ne dépend pas non plus, ni de notre Païs, ni de nos Intérêts.

Qu'il ne faut donc chercher la Vérité, que dans la Vérité même, sans égard, ni au Tems, ni aux Lieux, où elle a été crue; ni aux Hom-mes qui l'ont crue, ni au Raport qu'elle a avec nos Vûes & nos Pas-sions.

Que la Connoissance de la Véri-té nous sera inutile, si nous ne nous en pénétrons vivement, si nous ne nous accoutumons parfaitement à nous conduire par des Idées si clai-res, qu'elles nous soient toujours aussi dif-

distinctes que présentes dans le besoin.

Que c'est le seul Moien de déterminer notre Volonté à suivre toûjours la Vérité, & par conséquent à ne nous rien faire faire que ce qui peut contribuer à nous rendre véritablement heureux : non pas d'un Bonheur d'Opinion, qui s'anéantit, & nous laisse souvent de l'Inquiétude ou des Remords; mais d'un Bonheur, qui ne trompera point nos Espérances.

Qu'enfin, pour nous animer à rechercher la Vérité, & à la suivre, il faut considérer que nous avons de grands Obstacles à surmonter; mais, que pour réüssir, nous n'avons qu'à avoir du Courage, c'est-a-dire, une Volonté vive & déterminée à faire toujours un bon Usage de notre Raison: Que puisque cela dépend de nous, il est si indigne de l'Homme, & si honteux, d'en agir autrement, qu'il ne faut point cesser de nous regarder avec Mé-

Mépris, & de nous gronder sincérement, quand nous aurons abusé de la Raison, soit en négligeant d'acquérir les Connoissances nécessaires, soit en ne la conduisant pas par l'Evidence.

FIN.





